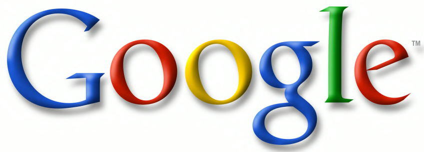


NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE.

VIE DE RANCÉ,

PAR

M. de Châteaubriand.

TOME I.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

1844







VIE

DE RANCÉ.

VIE

DE RANCÉ

PAR

M. le Vte de Châteaubriand.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

A la mémoire de l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice, né à Carpentras, le 8 *août* 1748, *mort à Paris, à* 95 *ans, le* 19 *avril* 1843.

Son très-humble et très-obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai fait que deux dédicaces dans ma vie ; l'une à Napoléon, l'autre à l'abbé Séguin. J'admire autant le prêtre obscur qui donnait sa bénédiction aux victimes qui mouraient à l'échafaud, que l'homme qui gagnait des victoires. Lorsque j'allais voir, il y a plus de vingt ans, mesdemoiselles d'Acosta (cousines de madame de Châteaubriand, alors au nombre de quatre et qui ne sont plus que deux), je rencontrais, rue du Petit-Bourbon, un prêtre vêtu d'une soutane relevée dans ses poches : une calotte noire à l'italienne lui couvrait la tête ; il s'appuyait sur une canne, et allait, en marmottant son bréviaire, confesser, dans le faubourg Saint-Honoré, madame de Monboissier, fille de M. de Malesherbes. Je le retrouvai plusieurs fois aux environs de Saint-Sulpice ; il avait peine à se défendre d'une troupe de mendiantes

qui portaient dans leurs bras des enfants emprun-tés. Je ne tardai pas à connaître plus intimement cette proie des pauvres, et je le visitais dans sa maison, rue Servandoni, n° 16. J'entrais dans une petite cour mal pavée; le concierge, Allemand, ne se dérangeait pas pour moi : l'escalier s'ouvrait à gauche au fond de la cour, les marches en étaient rompues; je montais au second étage; je frappais, une vieille bonne, vêtue de noir, venait m'ouvrir : elle m'introduisait dans une antichambre sans meubles où il n'y avait qu'un chat jaune qui dor-mait sur une chaise. De là je pénétrais dans un cabinet orné d'un grand crucifix de bois noir. L'abbé Séguin, assis devant le feu et séparé de moi par un paravent, me reconnaissait à la voix; ne pouvant se lever, il me donnait sa bénédiction et me demandait des nouvelles de ma femme. Il me racontait que sa mère lui disait souvent dans le langage figuré de son pays : « Rappelez-vous » que la robe des prêtres ne doit jamais être bro- » dée d'avarice. » La sienne était brodée de pau-vreté. Il avait eu trois frères, prêtres comme lui, et tous quatre avaient dit la messe ensemble dans l'église paroissiale de Sainte-Maure. Ils allèrent aussi se prosterner à Carpentras sur le tombeau de leur mère. L'abbé Séguin refusa de prêter le serment : poursuivi pendant la révolution, il tra-

versa un jour en courant le jardin du Luxembourg et se sauva chez M. de Jussieu, rue Saint-Dominique-d'Enfer. En quittant le Luxembourg pour la dernière fois en 1815, je passai de même à travers le jardin solitaire avec mon ami, M. Hyde de Neuville. De tristes échos se réveillent dans les cœurs qui ont retenu le bruit des révolutions.

L'abbé Séguin rassemblait, dans des lieux cachés, les chrétiens persécutés. L'abbé Antoine, son frère, fut arrêté, mis aux Carmes et massacré le 2 septembre. Quand cette nouvelle parvint à Jean-Marie, il entonna le *Te Deum*. Il allait, déguisé, de faubourg en faubourg, administrer des secours aux fidèles. Il était souvent accompagné de femmes pieuses et dévouées; madame Choqué se faisait passer pour sa fille; elle faisait le guet et était chargée d'avertir le confesseur. Comme il était grand et fort, on l'enrôla dans la garde nationale. Dès le lendemain de cet enrôlement, il fut envoyé avec quatre hommes visiter une maison, rue Cassette. Le ciel lui apprit le rôle qu'il avait à jouer. Il demande avec fracas que les appartements lui soient ouverts; la fouille est faite. L'abbé Séguin aperçut un tableau placé contre un mur et qui cachait ce qu'il ne voulait pas trouver. Il en approche, soulève avec sa baïonnette un coin de ce tableau, et s'aperçoit qu'il bouche

une porte. Aussitôt, changeant de ton, il reproche à ses camarades leur inactivité et leur donne l'ordre d'aller visiter les chambres en face du cabinet que dérobait le tableau. Pendant que la religion inspirait ainsi l'héroïsme à des femmes et à des prêtres, l'héroïsme était sur le champ de bataille avec nos armées : jamais les Français ne furent si courageux et si infortunés. Dans la suite l'abbé Séguin, ayant vu quel parti on pouvait tirer de la garde nationale, était toujours prêt à s'y présenter. Le mensonge était sublime, mais il n'en offensait pas moins l'abbé Séguin, parce qu'il était mensonge. Au milieu de ses violents sacrifices, il tombait dans un silence consterné qui épouvantait ses amis. Il fut délivré de ses tourments par suite du changement des choses humaines. On passa du crime à la gloire, de la république à l'empire.

C'est pour obéir aux ordres du directeur de ma vie, que j'ai écrit l'histoire de l'abbé de Rancé. L'abbé Séguin me parlait souvent de ce travail, et j'y avais une répugnance naturelle. J'étudiai néanmoins; je lus, et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la *Vie de Rancé*.

Voilà tout ce que j'avais à dire. Mon premier ouvrage a été fait à Londres en 1797, mon dernier à Paris en 1844. Entre ces deux dates, il n'y a

pas moins de quarante-sept ans; trois fois l'espace que Tacite appelle une longue partie de la vie humaine : « *Quindecim annos, grande mortalis ævi spatium.* » Je ne serai lu de personne, excepté peut-être de quelques arrière-petites-nièces habituées aux contes de leur vieil oncle. Le temps s'est écoulé, j'ai vu mourir Louis XVI et Bonaparte; c'est une dérision que de vivre après cela. Que fais-je dans le monde? Il n'est pas bon d'y demeurer lorsque les cheveux ne descendent plus assez bas pour essuyer les larmes qui tombent des yeux. Autrefois je barbouillais du papier avec mes filles, Atala, Blanca, Cimodocée; chimères qui ont été chercher ailleurs la jeunesse. On remarque des traits indécis dans le tableau du Déluge, dernier travail du Poussin : ces défauts du temps embellissent le chef-d'œuvre du grand peintre; mais on ne m'excusera pas, je ne suis pas Poussin, je n'habite point au bord du Tibre et j'ai un mauvais soleil. Jadis j'ai pu m'imaginer l'histoire d'Amélie, maintenant je suis réduit à tracer celle de Rancé : j'ai changé d'ange en changeant d'années.

VIE
DE RANCÉ.

LIVRE PREMIER.

Dom Pierre Le Nain, religieux et prieur de l'abbaye de la Trappe, frère du grand Tillemont et presque aussi savant que lui, est reconnu comme le plus complet historien de Rancé. Il commence ainsi la vie de l'abbé réformateur :

« L'illustre et pieux abbé du monastère de
» Notre-Dame de la Trappe, l'un des plus beaux
» monuments de l'ordre de Cîteaux, le parfait
» miroir de la pénitence, le modèle accompli de
» toutes les vertus chrétiennes et religieuses, le
» digne fils et le fidèle imitateur du grand saint
» Bernard, le révérend père *dom Armand-Jean*
» *Le Bouthillier de Rancé*, de qui, avec le se-
» cours du ciel, nous entreprenons d'écrire l'his-
» toire, naquit à Paris le 9 janvier 1626, d'une
» des plus anciennes et illustres familles du
» royaume. Il n'y a personne qui ne sache qu'elle
» a donné à l'Église monseigneur Victor Le Bou-
» thillier, évêque de Boulogne, depuis archevêque
» de Tours, premier aumônier de M. le duc d'Or-

» léans; monseigneur Sébastien Le Bouthillier, » évêque d'Aire, prélat d'une piété singulière; et » à l'État Claude Le Bouthillier, sieur de Pons » et de Feligny, qui fut d'abord conseiller au par- » lement de Paris, ensuite secrétaire d'État, et » quelques années après, surintendant des finances » et grand trésorier des ordres du roi. Cette fa- » mille, qui tirait son origine de Bretagne et tou- » chait de parenté aux ducs de cette province, a » été encore plus anoblie par la sainteté de *celui* » dont nous écrivons la vie.

» Son père se nommait Denis Le Bouthillier, » seigneur de Rancé, maître des requêtes, pré- » sident en la chambre des comptes et secrétaire » de la reine Marie de Médicis. Il épousa Char- » lotte Joly, de laquelle il eut huit enfants : cinq » filles, qui se firent religieuses presque toutes, » et trois garçons. Le premier, Denis-François Le » Bouthillier, fut chanoine de Notre-Dame de » Paris; le second fut notre digne abbé; le troi- » sième est le chevalier de Rancé, qui servit Sa » Majesté en qualité de capitaine du port de Mar- » seille et de chef d'escadre.

» Comme notre abbé avait été baptisé en la » maison de son père, sans les cérémonies ordi- » naires de l'Église, elles furent suppléées le 30 » mai 1627 en la paroisse de Saint-Côme et » Saint-Damien. L'éminentissime cardinal de Ri- » chelieu fut son parrain, et lui donna le nom » d'Armand-Jean; il eut pour marraine Marie de » Fourcy, femme du marquis d'Effiat, surinten- » dant des finances. »

Tel est le début du père Le Nain. Le désert se

réjouit, le réformateur de la Trappe se montre au monde entre Richelieu, son protecteur, et Bossuet, son ami. Il fallait que le prêtre fût grand pour ne pas disparaître entre ses acolytes.

Le frère aîné de Rancé, Denis-François, le chanoine de Notre-Dame, était, dès le berceau, abbé commendataire de la Trappe; la mort de Denis rendit Armand le chef de sa famille : il hérita de l'abbaye de son frère par cet abus des bénéfices convertis en espèce de biens patrimoniaux. Admis dans l'ordre de Malte, quoiqu'il fût devenu l'aîné, ses parents le laissèrent dans la carrière de l'Église.

Le père de Rancé, frappé des dispositions de son fils, lui donna trois précepteurs : le premier lui montrait le grec, le second le latin, le troisième veillait sur ses mœurs; traditions d'éducation qui remontaient à Montaigne. Les parlementaires étaient alors très-érudits, témoin Pasquier et le président Cousin. A peine sorti des langes, Armand expliquait les poëtes de la Grèce et de Rome. Un bénéfice étant venu à vaquer, on mit sur la liste des recommandés le filleul du cardinal de Richelieu; le clergé murmura, le P. Caussin, jésuite et confesseur du roi, fit appeler l'abbé en jaquette. Caussin avait un *Homère* sur sa table, il le présenta à Rancé : le petit savant expliqua un passage à livre ouvert. Le jésuite pensa que l'enfant s'aidait du latin placé en regard du texte, il prit les gants de l'écolier et en couvrit la glose. L'écolier continua de traduire le grec. Le père Caussin s'écria : *Habes lynceos oculos;* il embrassa l'enfant, et ne s'opposa plus aux faveurs de la cour.

A l'âge de douze ans (1638), Rancé donna son *Anacréon*. Cette précocité de science est suffisamment démontrée possible par ce que l'on sait de Saumaise et des enfants célèbres. Rancé, à 68 ans, dans une lettre à l'abbé Nicaise, s'avoue l'auteur du commentaire.

L'*Anacréon* grec parut sous la protection du cardinal de Richelieu; Chardon de La Rochette a fourni la traduction de l'épître dédicatoire. On la pourrait faire plus précise, non plus exacte. Il est curieux d'entendre celui qui devait dédaigner le monde parler à celui qui n'aspirait qu'à en devenir le maître : l'ambition est de toutes les âmes; elle mène les petites, les grandes la mènent.

L'épître ouvre par ces mots :

« Au grand Armand-Jean, cardinal de Richelieu, Armand-Jean Le Bouthillier, abbé,

» Salut et longue prospérité. Ayant appris de bonne heure à me pénétrer des sentiments de reconnaissance, etc.

» La langue grecque est aussi la langue des saintes Écritures, etc.

» J'ai donné à l'étude de cette langue les mêmes soins qu'à celle des Romains, etc.

» Me dévouant tout entier au service de Votre Éminence... »

C'est une des immortalités contradictoires de Richelieu d'avoir eu pour panégyristes Rancé scoliaste d'*Anacréon*, et Corneille, qui devint à son tour pénitent ; *les Horaces* sont dédiés au persécuteur du *Cid*.

Les scolies, dans l'*Anacréon* de Rancé, suivent

une à une les odes ; les pièces à la louange du jeune traducteur, imprimées à la tête de l'ouvrage, ne donnent guère une idée de l'avenir du saint. Dans les colléges il y avait une sorte d'enfance mythologique qui passait d'une génération à l'autre. « Quels vœux formes-tu, chantre de Téos? dit un des rapsodes de ces pièces ; brûles-tu pour *Bathille*, pour Bacchus, pour Cythérée? Aimes-tu les danses des jeunes vierges , voici Armand (de Rancé) qui l'emporte sur Bathille et sur les jeunes vierges ; si tu possèdes Armand, vis heureux. »

Singulière annonciation du saint. Je me souviens qu'un de nos régents nous expliquait en classe l'églogue d'Alexis : Alexis était un écolier indocile, qui refusait d'écouter les paroles de son affectueux maître. Candide pudeur chrétienne!

Rancé subséquemment jeta au feu ce qu'il lui restait du tirage de l'*Anacréon*, dont on trouve néanmoins des exemplaires à la Bibliothèque du roi. Un voyageur anonyme qu'on sait être aujourd'hui l'abbé Nicaise, dans un voyage fait à la Trappe du vivant de Rancé, raconte une conversation qu'il eut avec l'abbé. Celui-ci lui dit : « qu'il n'avait gardé dans sa bibliothèque qu'un » exemplaire de l'*Anacréon*, qu'il avait donné cet » exemplaire à M. Pelisson, non pas comme un » bon livre, mais comme un livre fort propre et » fort bien relié ; que dans les deux premières an- » nées de sa retraite, avant que d'être religieux, » il avait voulu lire les poëtes, mais que cela ne » faisait que rappeler ses anciennes idées, et qu'il » y a dans cette lecture un poison subtil, caché

» sous des fleurs, qui est très-dangereux, et qu'en-
» fin il avait quitté tout cela (1). »

Il écrivait à l'abbé Nicaise, le 6 avril 1692 :
« Ce que j'ai fait sur *Anacréon* n'est rien de con-
» sidérable ; qu'est-ce que l'on peut penser à l'âge
» de douze ans qui mérite qu'on l'approuve! j'ai-
» mais les lettres et je m'y plaisais, voilà tout. »

Protégé de Richelieu et chéri de la reine mère, Rancé entrait dans la vie sous les auspices les plus heureux. Marie de Médicis avait pour lui une tendresse d'aïeule, elle le tenait sur ses genoux, le portait, le baisait ; elle dit un jour au père de Rancé : « Pourquoi ne m'avez-vous pas encore » amené mon fils? je ne prétends pas être si long- » temps sans le voir ! » On aurait pris ces caresses pour le comble de la fortune ; mais elles venaient de la veuve de Henri IV et de la mère de la femme de Charles Ier. Il ne manquait rien à l'opulence de l'écolier : pourvu d'un canonicat de Notre-Dame de Paris, et abbé de la Trappe, il jouissait du prieuré de Boulogne près de Chambord, de l'abbaye de Notre-Dame du Val, de Saint Symphorien de Beauvais ; il était prieur de Saint Clémentin en Poitou, archidiacre d'Outre-Mayenne dans l'église d'Angers, et chanoine de Tours, faveurs obtenues de Richelieu par le crédit d'*Anacréon*.

Vers cette époque le jeune Bouthillier aurait eu à subir une épreuve. Richelieu s'était brouillé avec Marie de Médicis : la reine italienne aurait mieux fait de continuer d'élever le Luxembourg et l'a-

(1) *Correspondances de l'abbé Nicaise*, 5 vol. in-4o (Bib. royale).

queduc d'Arcueil, de perfectionner son propre portrait gravé en bois par elle-même. Bouthillier le père, qui demeurait attaché à la fortune de Marie, voulut contraindre Rancé à cesser d'aller chez son parrain; Rancé resta fidèle au cardinal et le vit secrètement jusqu'à sa mort. Telles sont les traditions conservées dans les biographies; mais la chronologie les renverse: lorsque Marie de Médicis se réfugiait dans les Pays-Bas, Rancé n'avait que trois à quatre ans.

Richelieu mourut le 4 décembre 1642, dans la dix-huitième année de son ministère. Le génie est une royauté par l'ère de laquelle il faut compter. *Le père Joseph, Marion de Lorme, la Grande Pastorale*, sont des infirmités ensevelies avant celui auquel elles furent attachées.

Sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin, Rancé poursuivit son éducation. Dans ses cours de philosophie et de théologie, il obtint des succès que la société d'alors voyait avec un vif intérêt : il dédia sa thèse à la mère de Louis XIV. Un jour, poussé par un professeur qui appuyait son opinion sur un passage concluant d'Aristote, il répondit qu'il n'avait jamais lu Aristote qu'en grec, et que, si l'on voulait lui produire le texte, il tâcherait de l'expliquer. Le professeur ne savait pas le grec, ce que Rancé avait soupçonné. Alors l'abbé cita de mémoire l'original et fit voir la différence qui existait entre le texte et la version latine.

Rancé eut le bonheur de rencontrer aux études un de ces hommes auprès desquels il suffit de s'asseoir pour devenir illustre, Bossuet. Rancé

commença par la cour et finit par la retraite. Bossuet commença par la retraite et finit par la cour; l'un grand par la pénitence, l'autre par le génie. Dans sa licence, Bossuet n'atteignit qu'à la seconde place; Rancé obtint la première, on attribua ce succès à sa naissance : Rancé n'en triompha pas; Bossuet n'en fut point humilié.

Rancé prêcha avec succès dans diverses églises. Sa parole avait du torrent, comme plus tard celle de Bourdaloue; mais il touchait davantage et parlait moins vite.

Dans l'année 1648 s'ouvrit la tranchée dans laquelle sauta la France, pour escalader la liberté. Cette bacchanale entachée de sang brouille les rôles; les femmes devinrent des capitaines; le duc d'Orléans écrivait des lettres adressées *à mesdames les comtesses maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.*

Broussel, le conseiller, était le grand homme; Condé, un petit personnage tenu en cage à Vincennes par un prêtre; le coadjuteur attendait à Saint-Denis le sac de Paris, pour que madame de Sévigné, disait-il, *lui passât par les mains.* On égorgeait le voisin et l'on se consolait par des vers :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier...

Mazarin et Turenne étaient des amoureux, l'un de la reine, l'autre de madame de Longueville, tandis que Charles I[er] tombait sous la hache de Cromwell et que la fille de Henri IV mourait de froid au Louvre. Chaque jour voyait naître des

gazettes : *le Courrier français* et *le Courrier extravagant* étaient écrits en vers burlesques; à peine rencontre-t-on parmi des choses insipides quelques lignes comme celles-ci :

« Le jeune Tancrède de Rohan fut le premier » qui porta des nouvelles aux champs Élysées de » la cruelle guerre que le cardinal Mazarin avait » allumée en France. Le nautonier Caron, ayant » passé ce jeune guerrier dans sa barque, lui » montra les champs délicieux où se divertissent » les princes et les héros; il lui donna une des » plus jeunes et plus fières Destinées pour l'ac- » compagner jusqu'à la porte de cet admirable » pourpris, où il fut reçu avec regret à cause de » sa jeunesse. »

Plus avant, vous rencontrez le duc *de Jeûne* avec l'*infante Abstinence, sa femme,* se saisissant du *fort de Carême* par l'entremise du *jour des Cendres.*

C'était là la lecture dont se nourrissait le réformateur de la Trappe. Il pouvait errer au milieu des sociétés qui commencèrent avant la Fronde et qui finirent avec elle : en effet, ce fut là qu'il connut madame de Montbazon. Ces sociétés étaient de diverses sortes; la première et la plus illustre de toutes était celle de l'hôtel de Rambouillet. Arrêtons-nous pour y jeter un regard. On comprendra mieux d'où Rancé était parti, quand on saura de quelle extrémité de la terre il était revenu.

Madame de Rambouillet, fille du marquis de Pisani, et de madame Savelli, dame romaine, avait, ainsi que plusieurs familles de l'époque de

nos Médicis, du sang italien dans les veines. Elle enseigna à Paris la disposition des grands hôtels dont la renaissance avait déjà indiqué les principes. Quand la reine mère bâtit le Luxembourg, elle envoya ses architectes étudier l'hôtel de Pisani, devenu l'hôtel de Rambouillet et situé dans l'espace qu'occupe aujourd'hui la rue de Chartres, ayant vue sur le petit palais de Philibert Delorme: la seconde galerie du Louvre n'a été bâtie que de notre temps. Cet hôtel était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus élégant à la cour et de plus connu parmi les gens de lettres. Là, sous la protection des femmes, commença le mélange de la société, et se forma, par la fusion des rangs, cette égalité intellectuelle, ces mœurs inimitables de notre ancienne patrie. La politesse de l'esprit se joignit à la politesse des manières; on sut également bien vivre et bien parler.

Mais le goût et les mœurs ne se jettent pas d'une seule fonte. Le passé traîne ses restes dans le présent : il faut avoir la bonne foi de reconnaître les défauts que l'on aperçoit dans les époques sociales. En essayant de curieuses divisions de temps, on s'est efforcé d'accuser Molière d'exagération dans ses critiques : pourtant il n'a dit que ce que racontent les mémoires, de même que les lettres de Guy Patin montrent que dans la peinture des médecins le grand comique n'a pas passé la mesure.

Marini, le Napolitain, reçu avec transport à l'hôtel de Rambouillet, acheva de gâter le goût en nous apportant l'amour des concetti. Marie de Médicis faisait à Marini une pension de deux

mille écus. Corneille lui-même fut entraîné par ce goût d'outre-monts, mais son grand génie résista ; dépouillé de sa calotte italienne, il ne lui resta que cette tête chauve qui plane au-dessus de tout.

Il régnait à l'hôtel de Rambouillet, à l'époque de sa plus ancienne célébrité, un attrait de mauvaise plaisanterie qu'on retrouvait encore dans ma jeunesse au fond des provinces. Ainsi des vêtements rétrécis, afin de persuader celui qui les reprenait qu'il avait enflé pendant la nuit ; ainsi Godeau accoutré en nain de Julie et rompant une lance de paille contre d'Andilly, qui lui donna un soufflet, voilà où en était l'hôtel de Rambouillet. Lorsque Corneille y lut *Polyeucte*, on lui déclara que *Polyeucte* n'était pas faite pour la scène. Voiture fut chargé d'aller signifier à Pierre de remettre son chef-d'œuvre dans sa poche. C'est pourtant cette puissante race normande qui a donné Shakspeare à l'Angleterre et Corneille à la France.

On n'aimait pas, à l'hôtel de Rambouillet, les bonnets de coton. Montausier n'eut la permission d'en user qu'en considération de ses vertus. Les femmes portaient, le jour, une canne comme les châtelaines du XIVe siècle; les mouchoirs de poche étaient garnis de dentelle, et l'on appelait *lionnes* les jeunes femmes blondes. Rien de nouveau sous le soleil.

Dans une fête que donnait madame de Rambouillet, elle conduisit une nombreuse compagnie vers des rochers plantés de grands arbres. Mademoiselle de Rambouillet et les demoiselles de sa

maison, vêtues en nymphes, faisaient le plus agréable spectacle. Julie d'Angennes apparut avec l'arc et le visage de Diane; elle était si charmante qu'elle vainquit au chant un rossignol et que la tour de Montlhéry haussait le cou dans les nues pour apercevoir ses beaux yeux (1).

Il y avait un cabinet appelé la chambre bleue, à cause de son ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent. On y respirait des parfums, on y composait des stances à Zyrphée, reine d'Argennes à la cour d'Arthénice, anagramme du nom de Catherine, faite par Racan pour Catherine de Rambouillet, dont il était amoureux. Celle-ci écrit à l'évêque de Vence : « Je vous souhaite à » tout moment dans la loge de Zyrphée; elle est » soutenue par des colonnes de marbre transpa- » rent, et a été bâtie au-dessus de la moyenne » région de l'air par la reine Zyrphée. Le ciel y » est toujours serein; les nuages n'y offusquent ni » la vue ni l'entendement, et de là tout à mon aise » j'ai considéré le trébuchement de l'ange ter- » restre. » L'*Astrée*, de d'Urfé, publié entre 1610 et 1620, florissait à l'hôtel de Rambouillet. C'est par l'*Astrée* que s'introduisirent les longs verbiages d'amour, peut-être nécessaires pour corriger les amours du XVIe siècle. D'Urfé, épris de Diane de Châteaumorand, femme de son frère, dont le mariage fut cassé, épousa Diane et partagea son lit avec de grands chiens.

Tout ce système d'amour, quintessencié par mademoiselle de Scudéri, et géographié sur la carte

(1) *Recueil de chansons manuscrites* (Bib. royale).

du royaume de Tendre, vint se perdre dans la Fronde, gourme du siècle de Louis XIV encore au pâturage. Voiture fut presque le premier bourgeois qui s'introduisit dans la haute société; on a des lettres de lui à Julie d'Angennes. Naturellement fat, il voulut baiser le bras de Julie, de laquelle il fut vivement repoussé; le grand Condé le trouvait insupportable : il n'a pas, quoi qu'on en dise, décrit Grenade et l'Alhambra. Puis venaient Vaugelas, Ménage, Gombault, Malherbe, Racan, Balzac, Chapelain, Cottin, Benserade, Saint-Évremont, Corneille, La Fontaine, Fléchier, Bossuet. Les cardinaux de La Valette et de Richelieu passèrent à l'hôtel de Rambouillet, qui toutefois résista à la puissance du maître de Louis XIII. En femmes, on vit successivement venir la marquise de Sablé, Charlotte de Montmorency et mademoiselle de Scudéri, moins jeune et moins simple que madame de Scudéri; enfin, au bout du rôle paraît madame de Sévigné dans sa primeur.

Mademoiselle de Scudéri était la grande romancière du temps, et jouissait d'une réputation fabuleuse. Elle avait gâté et soutenu à la fois le grand style, accoutumant les esprits à passer de *Clélie* à *Andromaque*. Nous n'avons rien à regretter de cette époque. Madame Sand l'emporte sur toutes les femmes qui commencèrent la gloire de la France. L'art vivra sous la plume de l'auteur de *Lélia*. L'insulte à la rectitude de la vie ne saurait aller plus loin, il est vrai; mais madame Sand fait descendre sur l'abîme son talent, comme j'ai vu la rosée tomber sur la mer Morte. Lais-

sans la faire provision de gloire pour le temps où il y aura disette de plaisirs. Les femmes sont séduites et enlevées par leurs jeunes années ; plus tard elles ajoutent à leur lyre la corde grave et plaintive sur laquelle s'expriment la religion et le malheur. La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée ; elle ne découvre plus que le ciel.

Montausier, que la différence de religion avait empêché d'épouser Julie d'Angennes pendant plusieurs années, rompit par son mariage la première société de l'hôtel de Rambouillet. La *Guirlande de Julie*, un peu fanée, est arrivée jusqu'à nous ; la *Violette* y fait entendre encore sa langue parfumée. Madame de Montausier, à cinquante ans révolus, se laissait aller à la faiblesse de dire : « Quand j'étais en couches ce printemps. »

Lorsqu'on a à raconter une série d'événements, et qu'on pousse son récit jusqu'à la mort des personnages, on parvient à cette gravité des enseignements qui résulte des variations de la vie. La marquise de Rambouillet mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en 1665. Il y avait déjà longtemps qu'elle n'existait plus, à moins de compter des jours qui ennuient tout le monde. Elle avait fait son épitaphe ;

> Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
> Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

Tel est le secret de ces moments qui passent pour heureux.

Madame de Montausier expira le 13 avril 1671,

à l'âge de 64 ans. Nommée gouvernante des enfants de France lors de la grossesse de Marie-Thérèse d'Autriche, ensuite dame d'honneur de la reine lorsque la duchesse de Navailles donna sa démission, elle fut effrayée de l'apparition de M. de Montespan, ce mari de l'Alcmène de Molière, qu'elle crut voir dans un passage obscur et qui la menaçait. Julie d'Angennes se reprochait la flatterie de son silence. Responsable des devoirs que lui imposait le nom de son mari, elle semblait avoir ouï l'apostrophe de l'orateur aux cendres de Montausier : « Ce tombeau s'ouvrirait, » ses cendres se ranimeraient pour me dire : » Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne » mentis jamais pour personne? » Madame de Montausier se retira, languit pendant trois années, puis elle disparut : on entendit à peine se refermer sa tombe.

Hélas! une des plus belles renommées commencées à l'hôtel de Rambouillet s'ensevelit à Grignan, à la source de son immortalité. Madame de Sévigné ne s'était pas fait illusion sur sa jeunesse, comme madame de Montausier. Elle écrivait à sa fille : « Je vois le temps accourir et » m'apporter en passant l'affreuse vieillesse. » Elle écrivait encore à ses enfants : « Vous voilà » donc à nos pauvres Rochers. » Et c'était là qu'avait habité longtemps madame de Sévigné elle-même. La lettre datée de Grignan, du 29 mars 1696, quatre ans avant la mort de Rancé, regarde le jeune Blanchefort, « *disparu comme une fleur » que le vent emporte*. » Cette lettre est une des dernières de l'épistolaire; plainte du vent qui

passe sur un tombeau. « Je mérite, dit-elle, » d'être mise dans la hotte où vous mettez ceux » qui vous aiment, mais je crains que vous n'ayez » point de hottes pour ces derniers. » Ces hottes ne pèsent guère; elles ne portent que des songes. On se plaît mélancoliquement à voir dans quel cercle roulaient les idées dernières de madame de Sévigné. On ne dit pas quelle fut sa parole fatidique : on aimerait à avoir un recueil des derniers mots prononcés par les personnes célèbres ; ils feraient le voculaire de ces régions énigmatiques des sphinx par qui en Égypte l'on communique du monde au désert.

A Rome, qu'avait habitée madame des Ursins, alliée de madame de Rambouillet, madame des Ursins ne se pouvait résoudre à retourner proscrite et vieille : « Occupée du monde, dit Saint-» Simon, de ce qu'elle avait été et de ce qu'elle » n'était plus, elle eut le plaisir de voir madame » de Maintenon, oubliée, s'anéantir dans Saint-» Cyr. »

Et pourtant M. le duc de Noailles vient de faire de Saint-Cyr une restauration admirable. En nous parlant du plaisir que devait trouver madame des Ursins à prolonger ses jours parmi des ruines, Saint-Simon regardait apparemment comme plaisir la plus dure des afflictions, le survivre. Heureux l'homme expiré en ouvrant les yeux : il meurt aux bras de ces femmes du berceau, qui ne sont dans le monde qu'un sourire!

Des débris de cette société se forma une multitude d'autres sociétés qui conservèrent les défauts de l'hôtel de Rambouillet sans en avoir les quali-

tés. Rancé rencontra ces sociétés; il n'y put gâter son esprit, mais il y gâta ses mœurs; il eut plusieurs duels, à l'exemple du cardinal de Retz, s'il faut en croire quelques écrits dont on doit néanmoins se défier.

L'hôtel d'Albret et l'hôtel de Richelieu furent les deux grandes dérivations de cette première source, d'où sortirent l'hôtel de Longueville et l'hôtel de madame de La Fayette, en attendant les jardins de La Rochefoucauld, que j'ai vus encore entiers dans la petite rue des Marais. On tenait ruelle ; Paris était distribué en quartiers qui portaient des noms merveilleux; on les peut voir dans le Dictionnaire des Précieuses. Le faubourg Saint-Germain s'appelait la Petite Athènes; la place Royale, la place Dorique ; le Marais, le quartier des Scholies; l'île Notre-Dame, la place de Délos. Tous les personnages du commencement du XVIe siècle avaient changé d'appellation : témoin le discours de Boileau sur les *héros de roman*. Madame d'Aragonnais était la princesse *Philoxène;* madame d'Aligre, *Thélamyre;* Sarrasin, *Polyandre ;* Conrard, *Théodamas;* Saint-Aignan, *Artaban;* Godeau le *mage de Sidon*.

Loin de là, vers le Marais, se trouvait une autre société qui en prenait le nom, et dont les personnages se mêlaient parfois à ceux de l'hôtel de Rambouillet. Là régnait le grand Condé, et passait Molière. On y rencontrait La Rochefoucauld, Longueville, d'Estrées, La Châtre. Condé avait quitté les *petits-maîtres,* ses premiers compagnons, et n'apprenait plus à monter à cheval avec Arnauld d'Andilly. Molière puisa dans une conver-

sation avec Ninon, qui se trouvait là, la peinture de l'hypocrite dont il fit ensuite *le Tartufe*.

Ninon, puisque je l'ai nommée, paraîtrait cependant n'avoir pas été connue de Rancé. Elle était impie; de là la faveur dont elle a joui dans le XVIII[e] siècle; philosophe et courtisane, c'était la perfection. On a fait trop de bruit de la fidélité que mademoiselle de Lenclos mit à rendre un dépôt : cela prouve qu'elle ne volait pas. Son incrédulité passait sous la protection de son esprit : il fallait qu'elle en eût beaucoup pour que mesdames de La Suze, de Castelnau, de La Ferté, de Sully, de Fiesque, de La Fayette, ne fissent aucune difficulté de la voir. Madame de Maintenon, n'étant encore que madame Scarron, était liée avec elle; elle voulut l'appeler à Saint-Cyr. La comtesse Sandwich la recherchait; la reine Christine, s'efforçant de l'emmener à Rome, l'appelait l'illustre Ninon; Port-Royal prétendit la convertir : « Vous savez, disait-elle à Fontenelle, le parti que » j'aurais pu tirer de mon corps; je pourrais en- » core mieux vendre mon âme. » Madame de Sévigné a fait connaître les amours de son fils : elle le blâme d'avoir livré à Ninon les lettres de la Champmeslé, par la raison que dans le mal même il faut avoir de l'honneur. Ninon ne se contenta pas d'une conquête dans la famille de Chantal, elle étendit son pouvoir sur trois générations.

On partageait les bienvenus de Ninon en plusieurs classes, les *martyrs*, les *favoris* et ceux qui attendaient leur bonheur de la fortune : son désintéressement ne la rendait pas insensible à la munificence de ses esclaves. Elle habitait sa mai-

son, rue des Tournelles, maison que l'on montre encore; elle passa quelque temps dans les environs de Saint-Germain des Prés. Dans le carême de 1651, on jeta un os par la fenêtre de Ninon; cet os tomba sur un prêtre. Ce prêtre assura que l'on avait tué deux hommes là dedans et que l'on y mangeait de la viande. Ninon envoya Candale et Mortemart parler au bailli dans la juridiction duquel se trouvait une partie du faubourg Saint-Germain : l'affaire s'arrangea.

Ninon assurait que Fourreau, traitant fort riche, était mal portant, et qu'elle lui avait vu un javart. Villearceaux, qui guettait Ninon à travers une fenêtre, voulut courir chez elle dans un accès de jalousie; croyant prendre son chapeau, il s'enfonça sur la tête une aiguière d'argent qu'on eut mille peines à retirer. Villearceaux étant tombé malade, Ninon coupa ses cheveux et les lui envoya. Elle eut un fils de Villearceaux. Ce fils, ignorant sa naissance, devint amoureux de sa mère et se poignarda : anecdote suspecte. Ninon avait exclu Chapelle de sa société pour son ivrognerie; Chapelle jura que pendant un mois il ne se coucherait pas sans être ivre et sans avoir fait une chanson contre Ninon.

Les œuvres de Saint-Évremont renferment huit lettres de mademoiselle de Lenclos, écrites à l'exilé qui, n'ayant pu obtenir un tombeau dans sa patrie, a un mausolée à Westminster. Saint-Évremont apercevait Paris à l'envers, du fond de Londres; il est vrai qu'il avait auprès de lui le chevalier de Grammont; et, comme Français, l'*Écossais* Hamilton, sans compter les belles Ita-

liennes Mazarini dont il était épris. Les lettres de Ninon sont fines de style et de goût :

« Je défie, dit-elle à Saint-Evremont, je défie » Dulcinée de sentir avec plus de joie le souvenir » de son chevalier. Votre lettre a été reçue comme » elle le mérite, et la *triste figure* n'a point dimi- » nué le mérite des sentiments. Je suis touchée » de leur force et de leur persévérance. Conser- » vez-les, à la honte de ceux qui se mêlent d'en » juger. Je crois comme vous que les rides sont » les marques de la sagesse. Je suis ravie que vos » vertus extérieures ne vous attristent point : je » tâche d'en user de même. Vous avez un ami » gouverneur de province, qui doit sa fortune à » ces agréments. M. de Turenne ne voulait vivre » que pour le voir vieux. »

Madame de Sévigné aurait-elle parlé plus agréablement de ses *vertus extérieures ?* Ninon écrit encore à Saint-Évremont : « Nous mériterons les » louanges de la postérité par la durée de notre » vie et par celle de l'amitié. Je suis lasse quel- » quefois de faire toujours la même chose, et je » loue le Suisse qui se jeta dans la rivière par » cette raison. Mes amis me reprennent souvent » sur cela, et m'assurent que la vie est bonne tant » que l'on est tranquille et que l'esprit est sain. » La force du corps donne d'autres pensées ; on » préférerait sa force à celle de l'esprit, mais tout » est inutile quand on ne saurait rien changer. »

Nous venons d'entendre parler de Turenne. Voici La Fontaine :

« J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en » Angleterre ; on n'en jouit guère à Paris ; sa tête

» est bien affaiblie. C'est le destin des poëtes : » le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il » y ait eu du philtre amoureux pour La Fontaine; » il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu » faire la dépense. »

Le siècle de Louis XIV achève de défiler derrière ce transparent tendu par la main d'une nouvelle habitante de Céa.

On n'a jamais bien su la cause de la disgrâce du correspondant de Ninon et de l'implacabilité de Louis XIV. La lettre politique citée par Saint-Simon, malgré la susceptibilité du roi (fort naturelle après les troubles de sa minorité), ne saurait être la vraie cause de la disgrâce; il faut qu'il y ait eu quelque blessure secrète : Saint-Évremont avait été lié avec Fouquet, et Fouquet touchait aux lettres de madame de La Vallière.

Les lettres de Saint-Évremont, en réponse à mademoiselle de Lenclos, sont agréables sans être naturelles. On reconnaissait parmi les étrangers ces éclats détachés de la planète de la France, et qui formaient de petites sphères indépendantes de la région dans laquelle elles tournaient. Il est à peu près certain que Saint-Évremont est l'auteur de la conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Chaulieu chantait ainsi dans un moment de

rêverie; peut-être avait-il en pensée le souvenir de Ninon, lorsqu'il s'écriait :

> Dieu ! ce soir qu'Iris est belle !
> Son cœur, dit-elle, est à moi ;
> Passons la nuit avec elle ;
> Mais comptons peu sur sa foi.

L'*Anacréon du Temple*, ainsi qu'on appelait Chaulieu, parlant de la vieille mademoiselle de Lenclos, assurait que l'amour s'était retiré jusque dans ses rides ; toute cette jeune société avait plus de quatre-vingts ans. Voltaire, au sortir du collége, fut présenté à Ninon. Elle lui laissa deux mille francs pour acquérir des livres, et apparemment le cercueil que l'Égypte faisait tourner autour de la table du festin. Ninon, dévorée du temps, n'avait plus que quelques os entrelacés, comme on en voit dans les cryptes de Rome. Les temps de Louis XIV agrandissaient tout. Que serait-ce aujourd'hui que Ninon ?

Au moment que paraît Ninon, se lève un nouvel astre, madame Scarron. Elle demeurait avec son mari vers la rue du Mouton. Scarron, étant au Mans, s'était enduit de miel, et roulé dans un tas de plumes ; il avait jouté dans les rues en façon de coq. Tout cul-de-jatte qu'il était, il épousa mademoiselle d'Aubigné, belle et pauvre, née dans les prisons de la conciergerie de Niort, élevée au Château-Trompette où Agrippa d'Aubigné avait été transféré. Elle revenait d'Amérique ; son père Agrippa y avait passé. L'amiral de Coligni avait voulu autrefois, dans les Florides, fonder une colonie.

Selon Segrais, mademoiselle d'Aubigné fut recherchée dans son enfance par un serpent : Alexandre est au fond de toute l'histoire. Retirée chez madame de Villette, calviniste, et chez madame de Neuillant, avare, madame de Maintenon commandait dans la basse-cour. Ce fut par ce gouvernement que commença son règne. L'auteur du *Roman comique* produisit sa femme à l'aide du chevalier de Méré, qui appelait la femme de son joyeux ami sa *jeune Indienne*. Madame Scarron éleva d'abord les bâtards de Louis XIV et de madame de Montespan, dans une maison isolée, au milieu de la plaine de Vaugirard. Ce qui lui fournit occasion de voir seule Louis XIV; elle trouva une route à travers les habitudes du roi; elle lui donnait les plaisirs de l'indépendance et ceux de la retenue. Par cette route, elle arriva à devenir la femme de Louis XIV. Scarron fut chargé de la sorte d'une grande destinée : les nègres nourrissent pour leur maître ces élégantes créatures du désert qui ont le cou si long et si beau.

Au centre de la société commençaient les fêtes des Tuileries, bals, comédies, promenades en calèche. Les différents jardins de Fontainebleau paraissaient des jardins enchantés, et, comme on disait, les *déserts des champs Élysées*. Louis XIV suivait alors Madame, Henriette d'Angleterre, qui épousa Monsieur. Plaisirs le jour, promenades et repas jusqu'à deux ou trois heures après minuit dans les bois, avaient lieu, selon madame de Motteville, *d'une manière qui avait un air plus que galant*.

Mademoiselle de Montpensier raconte que l'on

fut une fois trois jours à accommoder sa parure; sa robe était chamarrée de diamants avec des houppes incarnat, blanc et noir : la reine d'Angleterre avait prêté une partie de ses diamants. Mademoiselle, qui se vantait de sa belle taille, de sa blancheur et de l'éclat de ses cheveux blonds, était laide; elle avait les dents noires, ce dont elle s'enorgueillissait comme d'une preuve de sa descendance. Sous le cardinal de Richelieu, Mademoiselle avait déjà paru dans le ballet du *Triomphe de la beauté :* elle représentait la Perfection; mademoiselle de Bourbon, l'Admiration; mademoiselle de Vendôme, la Victoire.

Les contrastes assaisonnaient ces joies. Mademoiselle, pendant la Fronde, après avoir saisi Orléans pour Monsieur, traversait le Petit-Pont à Paris: son carrosse s'accroche à la charrette que l'on menait toutes les nuits pleine de morts; elle ne fit que changer de portière, *de crainte que quelques pieds ou mains ne lui donnassent par le nez.* Durant cette révolution, on vivait dans la rue comme en 1792. Mademoiselle fit une visite à Port-Royal; elle projetait d'avoir dans son désert un couvent de carmélites.

Le cardinal de Retz était partout, prenant femme de toutes mains; il fréquentait l'hôtel de Chevreuse. Mademoiselle de Chevreuse *traitait ce qu'elle aimait comme ses jupes qu'elle mettait dans son lit quand elles lui plaisaient, et qu'elle brûlait par une pure aversion deux jours après.* Enfin, au Marais et dans l'île Saint-Louis, demeuraient Lamoignon et d'Aguesseau, graves magistrats; on en égalisait le poids dans leur jeunesse

avec un pain, lorsqu'une grosse cavale les portait l'un vis-à-vis de l'autre dans deux paniers. Henri III aimait à surprendre ces compagnies retirées, et s'asseyait au milieu d'elles sur un bahut.

Sociétés depuis longtemps évanouies, combien d'autres vous ont succédé! Les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux poussent sous les pas de la joie. Nous rions et nous chantons sur les lieux arrosés du sang de nos amis. Où sont aujourd'hui les maux d'hier? Où seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle importance pourrions-nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aime devient puissant. L'amour? il est trompé, fugitif ou coupable. La renommée? vous la partagez avec la médiocrité ou le crime. La fortune? pourrait-on compter comme un bien cette frivolité? Restent ces jours dits heureux qui coulent ignorés dans l'obscurité des soins domestiques, et qui ne laissent à l'homme ni l'envie de perdre ni de recommencer la vie.

Rancé avait l'entrée des salons que je viens de peindre par ses amis de la Fronde, personnages dont nous le verrons porter des lettres de recommandation à Rome. Le cardinal de Retz le logea chez lui près du Vatican. Champvallon, archevêque de Paris, était son familier. Champvallon avait l'habileté et l'audace des Sancy; il agréait à Louis XIV. On croit que le prince le choisit pour la célébration de son mariage avec madame de Maintenon. Celle-ci expia son ambition en osant écrire qu'elle s'ennuyait d'un roi qui n'était plus

amusable. Champvallon contraria Bossuet dans l'assemblée du clergé en 1682. La mort de cet archevêque fut honteuse à Conflans, qu'il avait acheté et qui est resté à l'archevêché de Paris.

Rancé était encore le compagnon de Châteauneuf et de Montrésor, petit-fils de Brantôme. Il chassait avec le duc de Beaufort. Enfin il tenait à tous ces êtres futiles par les familiers de l'hôtel de Montbazon, où sa liaison avec la duchesse de Montbazon l'avait introduit,

Au sortir de la Fronde, l'abbé Le Bouthillier résidait tantôt à Paris, tantôt à Veretz, terre de son patrimoine et l'une des plus agréables des environs de Tours. Il embellissait chaque année sa châtellenie; il y perdait ses jours à la manière de saint Jérôme et de saint Augustin, comme quand dans les oisivetés de ma jeunesse, je les conduisis sur les flots du golfe de Naples. Rancé inventait des plaisirs : ses fêtes étaient brillantes, ses festins somptueux; il rêvait de délices, et il ne pouvait arriver à ce qu'il cherchait. Un jour, avec trois gentilshommes de son âge, il résolut d'entreprendre un voyage à l'imitation des chevaliers de la Table ronde; ils firent une bourse en commun, et se préparèrent à courir les aventures : le projet s'en alla en fumée. Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe.

Ainsi que Catherine de Médicis, dont on voit encore la tour des sortiléges accolée à la rotonde du Marché au Blé, Rancé donna dans l'astrologie. Le fond de religion qu'il avait reçu de son éducation chrétienne combattait ses superstitions; les avertissements qu'il croyait recevoir des astres

tournaient au profit de sa conversion future. De même que les anciens observateurs des révolutions sidérales, il connaissait les montagnes de la lune avant que les montagnes de la terre lui fussent connues. Un jour, derrière Notre-Dame, à la pointe de l'île, il abattait des oiseaux : d'autres chasseurs tirèrent sur lui du bord opposé de la rivière; il fut frappé; il ne dut la vie qu'à la chaîne d'acier de sa gibecière : « Que serais-je devenu, » dit-il, si Dieu m'avait appelé dans ce moment? »

Une autre fois, à Veretz, il entend des chasseurs dans les avenues de son château : il court, tombe au milieu d'une troupe d'officiers à la tête desquels était un gentilhomme renommé par ses duels. Rancé s'élance sur le délinquant et le désarme. « Il faut, disait après le braconnier noble, » que le ciel ait protégé Rancé, car je ne puis » comprendre ce qui m'a empêché de le tuer. » On trouve une autre version de cette aventure : Rancé à cheval fut couché en joue par des chasseurs; il n'était accompagné que d'un jockey, qu'on appelait alors un *petit laquais :* il se jette dans la bande, la fait reculer, et la force à lui faire des excuses.

Avant qu'il eût pris sa route en bas, son ambition le poussait à monter. Tonsuré le 21 décembre 1635, bachelier en théologie en 1647, licencié en 1649, il reçut en 1653 le bonnet de docteur de la faculté de Navarre; dès 1651 l'archevêque de Tours, dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, lui avait conféré à la fois les quatre mineurs, le sous-diaconat et le diaconat; quelques mois après, le 22 janvier 1651, il fut ordonné prêtre.

L'imposition des mains étant faite, il ne restait plus qu'à passer à une cérémonie redoutable. J'ai entendu, au pied des Alpes vénitiennes, carillonner la nuit en l'honneur d'un pauvre lévite qui devait dire sa première messe le lendemain. Pour Rancé, les ornements et les vêtements préparés à la lumière du jour, étaient magnifiques; mais soit qu'il fût saisi des terreurs du ciel, soit qu'il regardât comme des licences sacriléges celles qu'il avait obtenues, soit qu'il ressentît cette épouvante qui saisissait un trop jeune coupable quand la Rome païenne lui délivrait des dispenses d'âge pour mourir, Rancé s'alla cacher aux Chartreux. Dieu seul le vit à l'autel. Le futur habitant du désert consacra sur la montagne, à l'orient de Jérusalem, les prémices de sa solitude.

« Ce que le monde appelle les belles passions, » dit un des historiens de Rancé, occupait son » cœur : les plaisirs le cherchaient, et il ne les » fuyait pas. Jamais homme n'eût les mains plus » nettes, n'aima mieux à donner et moins à » prendre. »

L'abbé Marsolier, dont je rapporte les paroles, était chargé d'écrire la vie du réformateur par les ordres du roi et de la reine d'Angleterre. Les injonctions de ces majestés tombées impriment à l'expression du serviteur de Dieu ce quelque chose de tempérant et de grave qu'inspire l'infortune dans les hauts rangs.

Mazarin n'aimait pas les hommes qui sortaient de la Fronde; il aimait encore moins les protégés de son devancier et s'opposait à l'avancement de Rancé; Rancé lui-même ne se prêtait pas à cet

avancement, quand il n'y trouvait pas sa convenance. Peu de temps après avoir reçu la prêtrise, il refusa l'évêché de Léon; il n'en trouvait pas le revenu assez considérable, et la Bretagne était trop loin de la cour. Dom Gervaise raconte que la chasse était un de ses amusements favoris. « On l'a » vu plus d'une fois, dit-il, après avoir chassé » trois ou quatre heures le matin, venir le même » jour en poste de douze ou quinze lieues, soutenir » une thèse en Sorbonne ou prêcher à Paris avec » autant de tranquillité d'esprit que s'il fût sorti » de son cabinet. » Champvallon l'ayant rencontré dans les rues, lui dit : « Où vas-tu, l'abbé? que » fais-tu aujourd'hui? — Ce matin, répondit-il, » prêcher comme un ange et ce soir chasser comme » un diable. »

L'abbé de Marolles, dans ses Mémoires, cite Rancé : « Cet abbé, dit-il, de qui l'humeur est si » douce et l'esprit si éclairé, s'il avait plu au roi » de le nommer coadjuteur de monsieur l'arche- » vêque de Tours, son oncle, son oncle en eût été » ravi, autant pour les avantages de son diocèse » que pour l'honneur de sa famille. » « L'arche- » vêque crut d'abord, continue Marolles, que ce » n'était de ma part que pures civilités; mais » comme il connut que j'y prenais quelque sorte » d'intérêt pour les grandes espérances que je » concevais de la capacité de l'abbé de Rancé, il » me remercia. » La mère de l'abbé de Marolles, dont il est ici question, allait à la messe dans un chariot mené par quatre chevaux blancs pris sur les Turcs, en Hongrie. Elle portait son fils à une fontaine qui coulait au travers d'une saulaie.

Marolles mériterait que l'on parlât de lui, n'eût-il composé que ces vers; on ne voit pas qu'ils pussent être du Marolles, auteur des *Observations sur le Roland furieux* :

> Que de plaisir de voir deux colombelles,
> Bec contre bec, en agitant leurs ailes,
> Mille baisers se donner tour à tour;
> Puis, tout ravies de leur grâce naïve,
> Dormir auprès d'une source d'eau vive
> Dont le doux bruit semble parler d'amour!

L'inclination militaire de Rancé le poussait dans les lieux d'escrime. Quand il parvenait à faire sauter le fleuret d'un prévôt d'armes, rien n'égalait sa joie.

L'habit de fantaisie de celui qui devait revêtir la bure, était un justaucorps violet d'une étoffe précieuse; il portait une chevelure longue et frisée, deux émeraudes à ses manchettes, un diamant de prix à son doigt. A la campagne ou à la chasse, on ne voyait sur lui aucune marque des autels : « Il » avoit, continue Gervaise, l'épée au côté, deux » pistolets à l'arçon de sa selle, un habit couleur » de biche, une cravate de taffetas noir où pendoit » une broderie d'or. Si, dans les compagnies plus » sérieuses qui le venoient voir, il prenoit un » justaucorps de velours noir avec des boutons » d'or, il croyoit beaucoup faire et se mettre régu- » lièrement. Pour la messe, il la disait peu. »

Il reste quelques pages de Rancé, intitulées : *Mémoire des dangers que j'ai courus durant ma vie, et dont je n'ai été préservé que par la bonté de Dieu.* « A l'âge de quatre ans, dit l'auteur du

» *Memento*, je fus attaqué d'une hydropisie, de » laquelle je ne guéris que contre le sentiment de » tout le monde. A l'âge de quatorze ans, j'eus la » petite vérole. Une fois, en essayant un cheval » dans une cour, l'ayant poussé plusieurs fois et » arrêté devant la porte d'une écurie, le cheval » m'emporta; et, comme l'écurie était retranchée, » il passa deux portes : ce fut une espèce de mi- » racle que cela se pût faire sans me tuer. »

Suit cinq à six autres accidents de chevaux; ils font honneur au courage et à la présence d'esprit de Rancé. J'ai vu des brouillons de la jeunesse de Bonaparte; il jalonnait le chemin de la gloire comme Rancé le chemin du ciel.

Ces dangers, auxquels le hasard exposait Rancé, frappèrent un esprit sérieux chez qui des réflexions graves commençaient à naître. En s'attachant à une femme qui avait déjà franchi la première jeunesse, Rancé aurait dû s'apercevoir que la voyageuse avait achevé avant lui une partie de la route.

Le duc de Montbazon présidait un jour un assaut scolastique dans lequel l'abbé de Rancé était rudement mené. Fatigué des criailleries, le vieux duc se lève, s'avance au milieu de la salle en faisant jouer sa canne comme pour séparer des chiens, et dit en latin à Rancé : *Contra verbosos, verbis ne dimices ultra.* Montbazon, mort en 1644, à l'âge de quatre-vingt-six ans, était né en 1558, sous Henri II. Il avait vu passer la Ligue et la Fronde. Était-il dans la voiture de Henre IV lorsque celui-ci fut assassiné? Le duc de Montbazon, corrompu par son temps, faisait confidence à sa femme de ses infidélités octogénaires. Devenu amoureux

d'une joueuse de luth, il se prit de querelle avec la musicienne et la voulut jeter par la fenêtre. La force manqua à sa vengeance ; il retomba sur son lit près du volage fardeau que ne put soulever ni son bras ni sa conscience.

C'était à cette école qu'il endoctrinait sa femme âgée de seize ans, fille aînée de Claude de Bretagne, comte de Vertus, et de Catherine Fouquet de La Varennes. Le comte de Vertus avait fait tuer chez lui, au château de Chantoie, Saint-Germain-La-Troche, amant de sa femme. La duchesse de Montbazon était religieuse lorsqu'elle épousa son mari. Le duc l'appelait sa *religieuse.* Il écrivait à la reine mère qu'il savait bien de quoi son âge le menaçait, mais que les bons exemples de S. M. retiendraient sa femme dans les bornes du devoir.

Il avait fait bâtir, à dix lieues de Paris, un château plein de tourelles et orné de cornes. Il montrait ce chef-d'œuvre aux curieux et ajoutait en se frappant le front : « J'ai trouvé ça dans ma tête. » Tandis qu'avec Bassompierre, sorti de la Bastille, il s'entretenait du passé, la duchesse de Montbazon s'occupait du présent. Elle disait qu'à trente ans on n'était bonne à rien et qu'elle voulait qu'on la jetât dans la rivière quand elle aurait atteint cet âge.

Hercule de Rohan, gouverneur de Paris, était veuf lorsqu'il épousa la fille du comte de Vertus. Il avait plusieurs enfants d'un autre lit, entre autres la duchesse de Chevreuse : de sorte que madame la duchesse de Montbazon était belle-

mère de la duchesse de Chevreuse, quoique infiniment plus jeune que sa belle-fille.

Tallemant des Réaux assure que madame de Montbazon était une des plus belles personnes qu'on pût voir; qu'à trente-cinq ans *elle défaisait toutes les autres au bal.* Le duc de Montbazon et Le Bouthillier le père étaient liés. Nous venons de voir comment le vieux duc vint au secours du fils dans un assaut scolastique.

Rancé, caressé dans la maison du duc, fut élevé sous les yeux de la jeune duchesse; il résulta de ce rapprochement une liaison. Le duc mourut en 1644; sa femme avait alors trente-deux ans et ne paraissait pas en avoir plus de vingt. Les relations de madame de Montbazon et de Rancé continuèrent; elles ne furent troublées qu'en 1657 par un accident. La duchesse se pensa noyer en traversant un pont qui se rompit sous elle. Le bruit de sa mort se répandit; on lui fit cette épitaphe :

Ci gît Olympe, à ce qu'on dit :
S'il n'est pas vrai, comme on souhaite,
Son épitaphe est toujours faite :
On ne sait qui meurt, ni qui vit.

Marie de Montbazon devint célèbre. On la trouve dans tous les libelles du temps. Aimée du prince de Condé, l'inconstante amie de Rancé fut souvent la rivale heureuse de madame de Longueville. Le duc de Beaufort était le serviteur de madame de Montbazon. On ne se pouvait ouvrir à lui d'aucun secret important à cause de la duchesse, qui n'avait point de discrétion. Elle eut

une excuse à faire à madame de Longueville au sujet de deux billets de madame de Fouquerolles adressés au comte de Maulevrier, et qui étaient tombés de la poche de celui-ci. Madame de Montbazon les trouva, prétendit qu'ils étaient de madame de Longueville et qu'ils regardaient Coligny. Madame de Montbazon les commenta avec toutes sortes de railleries. Cela fut rapporté à madame de Longueville, qui devint furieuse. La cour se divisa. Les *importants* prirent le parti de madame de Montbazon, et la reine se rangea du parti de madame de Longueville, sœur du duc d'Enghien, dernièrement vainqueur à Rocroi. Les *importants* étaient un parti composé de *quatre ou cinq mélancoliques qui avaient l'air de penser creux* (Retz). C'était madame de Cornuel qui les avait ainsi nommés, parce qu'ils terminaient leurs discours par ces mots : « Je m'en vais pour une » affaire d'importance. » Le duc de Beaufort, le héros des halles, leur donnait une certaine renommée vaille que vaille. « Il avait tué le duc de » Nemours, pleuré des hommes en public et des » femmes en secret, » dit Benserade.

Le cardinal Mazarin convertit des tracasseries de femmes en une affaire d'État. Madame de Longueville exigeait une réparation, et Condé appuyait sa sœur; madame de Montbazon refusait toute satisfaction, et le duc de Beaufort la soutenait.

« Durant que j'étais à Vincennes, dit made- » moiselle de Scudéri, vint madame de Montba- » zon avec M. de Beaufort; il lui faisait voir toutes » les incommodités de ce logement, triomphant

» lâchement du malheur d'un prince qu'il n'ose-
» rait regarder qu'en tremblant s'il était en
» liberté. »

Mademoiselle de Scudéri se souvient trop qu'elle a fait un beau quatrain sur la prison du grand Condé. Le duc de Beaufort osait regarder tout le monde en face; il avait même insulté Condé, et l'avantage de la branche bâtarde était resté aux illégitimes sur la branche cadette des légitimes.

Après maintes allées et venues pour concilier madame de Longueville et madame de Montbazon, on convint, d'après l'avis d'Anne d'Autriche et de Mazarin, des excuses que madame de Montbazon aurait à faire à madame de Longueville. Ces excuses furent écrites dans un billet attaché à l'éventail de madame de Montbazon. Madame de Montbazon, fort parée, entra dans la chambre de la princesse; elle lut le petit papier attaché à son éventail :

« Madame, je viens vous protester que je suis
» très-innocente de la méchanceté dont on m'a
» voulu accuser; il n'y a aucune personne d'hon-
» neur qui puisse dire une calomnie pareille. Si
» j'avois fait une faute de cette nature, j'aurois
» subi les peines que la reine m'auroit imposées;
» je ne me serois jamais montrée dans le monde
» et vous en aurois demandé pardon. Je vous sup-
» plie de croire que je ne manquerai jamais au
» respect que je vous dois et à l'opinion que j'ai
» de la vertu et du mérite de madame de Lon-
» gueville. »

La princesse répondit : « Madame, je crois

» très-volontiers à l'assurance que vous me don-
» nez de n'avoir nulle part à la méchanceté que
» l'on a publiée; je défère trop au commandement
» que la reine m'en a fait. »

« Madame de Montbazon prononça le billet,
» dit madame de Motteville, de la manière du
» monde la plus fière et la plus haute, faisant
» une mine qui sembloit dire : « Je me moque de
» ce que je dis. »

Les deux dames se retrouvèrent dans le jardin du Renard, au bout du jardin des Tuileries; madame de Longueville déclara qu'elle n'accepterait point la collation si sa rivale demeurait; madame de Montbazon refusa de s'en aller. Le lendemain madame de Montbazon reçut un ordre du roi de se retirer dans une de ses maisons de campagne. Il y eut un duel entre M. de Guise et M. de Coligny, ensuite du démêlé.

Enfin Montbazon
A changé de maison,
Voulant à ce prix
S'approcher de Paris;
Mais l'argent qu'elle a pris
Aigrit nos esprits.

Dans une chanson sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie,* on donne à madame de Montbazon : La Feuillade, Barbezieux, La Meilleraie, Vassenar et le comte d'Evreux. On trouvera mille autres turpitudes dans le recueil de Maurepas. C'étaient alors les libertés de la France.

La hardiesse de madame de Montbazon égalait la facilité de sa vie. Le cardinal de Retz, qui

lâchait indifféremment des apophthegmes de morale et des maximes de mauvais lieux, écrivait ses Mémoires lorsqu'on croyait qu'il pleurait ses péchés. Il disait de madame de Montbazon « qu'il n'avait jamais vu personne qui eût montré dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Quoique grande, les contemporains trouvaient qu'elle ressemblait à une statue antique, peut-être à celle de Phryné; mais la Phryné française n'eût pas proposé, ainsi que la Phryné de Thespies, de faire rebâtir Thèbes à ses frais, pourvu qu'il lui fût permis de mettre son souvenir en opposition au souvenir d'Alexandre. Madame de Montbazon préférait, on vient de le voir dans les chansons, l'argent à tout; l'avarice refroidissait ses voluptés sans les arrêter. Rouville et Bullion négocièrent avec elle pour *cinq cents écus bourgeois*. Bullion est fort chansonné dans les recueils du temps; il avait établi le *sou* pour *livre*. En jouant sur les mots, on disait dans un détestable quatrain :

La mort a pris deux hommes au corps,
L'un étoit saoul, l'autre étoit ivre :
Ainsi au royaume des morts
On a passé le saoul pour l'ivre.

D'Hocquincourt, ayant fait révolter Péronne, écrivait à madame de Montbazon : « Péronne est à la belle des belles. » Il disait : « Je ne sais plus que faire pour gagner madame de Montbazon : si je la battais un peu? » Ayant gagné une femme de chambre, il se cacha sous le lit de la duchesse. Il ne fut pas aussi malheureux que Chastelard, fils naturel de Bayard, sans peur, non sans re-

proche. Chastelard fut décapité pour s'être caché en Écosse sous le lit de Marie Stuart. Il avait fait une romance sur sa reine aimée :

Lieux solitaires
Et monts secrets
Qui seuls sont secrétaires
De mes piteux regrets.

Le vieux duc de Montbazon arrivé dans la chambre de la jeune duchesse sa femme, de petits chiens aboyèrent et découvrirent d'Hocquincourt; il s'en tira facilement avec un octogénaire, lequel ayant lu que saint Paul était un *vaisseau d'élection*, croyait que le saint voyageait dans un grand navire nommé *Élection*, et il disait à la reine : « Madame, laissez-moi aller; ma femme m'attend. Dès qu'elle entend un cheval, elle croit que c'est moi. »

Le cardinal de Retz, rapportant une conversation qu'il avait eue avec madame de Montbazon, relative à des défaillances du duc de Beaufort, dit : « J'étais accoutumé à ses discours, mais je » ne l'étais pas à ses douceurs. Elle était fort » belle : je proposai d'entrer dans le cabinet; on » me proposa pour préalable d'aller à Péronne. » Ainsi finirent nos amours. »

Il y aurait de l'injustice à ne pas placer en regard de ce tableau un pendant tracé d'une main plus amie : c'est un religieux qui tient le pinceau :

« Dès que la jeune duchesse de Montbazon parut à la cour, elle effaça par sa beauté toutes » celles qui s'en piquaient. Tant que son mari » vécut, sa sagesse et sa vertu ne furent jamais

» suspectes; se voyant affranchie du joug du ma-
» riage, elle se donna un peu plus de liberté.
» L'abbé de Rancé, alors âgé de dix-neuf à vingt
» ans, était déjà de l'hôtel de Montbazon. Il eut
» le don de plaire à la duchesse, et elle en sut faire
» une grande différence avec tous ceux qui fré-
» quentaient sa maison.

» M. de Rancé le père étant mort, son fils
» l'abbé, devenu le chef de sa maison à l'âge de
» vingt-six ans, le prit d'un grand vol; il parut
» dans le monde avec plus d'éclat qu'il n'avait
» jamais fait : un plus gros train, un plus bel
» équipage, huit chevaux de carrosse des plus
» beaux et des mieux entretenus, une livrée des
» plus lestes; sa table à proportion. Ses assiduités
» auprès de madame de Montbazon augmentèrent;
» il passait souvent les nuits au jeu ou avec elle;
» elle s'en servait pour ses affaires : une jeune
» veuve a besoin de ce secours. Cette familiarité
» fit bien des jaloux; on en pensa et l'on en dit
» tout ce qu'on voulut, peut-être trop.

» Il est vrai que, de tous ceux qui firent leur
» cour à madame de Montbazon, l'abbé de Rancé
» fut celui qui eut le plus de part à son amitié.
» Aussi c'était un ami véritable et effectif. Il sut
» en plusieurs occasions lui rendre des services
» très-considérables; la reconnaissance exigeait
» de cette dame toutes ces distinctions. Au reste
» ils gardaient toujours de grands dehors; ils évi-
» taient même de monter ensemble dans le même
» carrosse ; et pendant plus de dix ans qu'a duré
» leur commerce, on ne les y a jamais vus qu'une
» fois, encore étaient-ils si bien accompagnés

» qu'on ne pouvait s'en formaliser. Ainsi il y a
» quelque apparence que l'esprit avait plus de
» part à cette amitié que la chair.

» La reine Christine de Suède avait envoyé en
» France, en qualité d'ambassadeur, le comte de
» Tot. Il s'était adressé à M. Ménage pour voir ce
» qu'il y avait de plus considérable à la cour, et
» lui demanda enfin, si, par son moyen, il ne
» pourrait pas voir madame de Montbazon, dont il
» avait entendu dire tant de bien. M. Ménage, qui,
» en qualité de bel-esprit, avait accès auprès de
» cette dame, fut la trouver, et lui dit que l'am-
» bassadeur de Suède, ayant vu tout ce qu'il y
» avait de plus beau à Paris, croyait n'avoir rien
» vu s'il n'avait l'honneur de voir la plus belle
» personne du monde, qu'il lui demandait la per-
» mission de l'amener chez elle. « Qu'il vienne
» après-demain, répondit la duchesse, et qu'il se
» tienne ferme : je serai sous les armes. »

Tel est le récit de dom Gervaise. Madame de Montbazon ne vint point au rendez-vous. Déjà atteinte de la maladie qui l'emporta, elle ne parut sous les armes que devant la mort.

Malgré la dissimulation du peintre, on aperçoit le défaut principal de madame de Montbazon et le parti qu'elle savait tirer de son ami *véritable* et *effectif*.

Heureusement des femmes moins titrées rachetaient par leur désintéressement la rapacité des privilégiées de tabouret.

Renée de Rieux, autrement la *belle Châteauneuf*, aimée de Henri III, fut mariée deux fois : elle épousa d'abord *Antinotti*, qu'elle poignarda

pour cause d'infidélité; ensuite *Attovitti* de Castellane, qui fut tué par le grand prieur de France. *Attovitti* eut le temps, avant d'expirer, d'enfoncer un stylet dans le ventre du grand prieur. Ces assassinats de l'aristocratie ne furent point punis; ils étaient alors du droit commun; on ne les châtiait que dans les vilains.

La belle Châteauneuf accoucha en Provence d'une fille qui fut tenue sur les fonts de baptême par la ville de Marseille. Puis Renée de Rieux disparaît. Sa fille, Marcelle de Castellane, fut laissée sur la grève de Notre-Dame de la Garde comme une alouette de mer. Ce fut là que le duc de Guise, fils du Balafré, la rencontra. Il n'était pas beau, ainsi que son grand-père tué à Orléans, ou son père assassiné à Blois; mais il était hardi; il s'était emparé de Marseille pour Henri IV, et il portait le nom de Guise.

Marcelle de Castellane lui plut; elle-même se laissa prendre d'amour: sa pâleur, étendue comme une première couche sous la blancheur de son teint, lui donnait un caractère de passion. A travers ce double lis transpiraient à peine les roses de la jeune fille. Elle avait de longs yeux bleus, héritage de sa mère. Desportes, le Tibulle du temps, avait célébré les cheveux de Renée dans les *Amours de Diane*. Desportes chantait pour Henri III, qui n'avait pas le talent de Charles IX :

Beaux nœuds crêpés et blonds nonchalamment épars,
Mon cœur plus que mon bras est par vous enchaîné.

Marcelle dansait avec grâce et chantait à ravir; mais élevée avec les flots, elle était indépendante.

Elle s'aperçut que le duc de Guise commençait à se lasser d'elle; au lieu de se plaindre, elle se retira. L'effort était grand ; elle tomba malade, et, comme elle était pauvre, elle fut obligée de vendre ses bijoux. Elle renvoya avec dédain l'argent que lui faisait offrir le prince de Lorraine ; « Je n'ai » que quelques jours à vivre, dit-elle; le peu » que j'ai me suffit. Je ne reçois rien de personne, » encore moins de M. de Guise que d'un autre. » Les jeunes filles de la Bretagne se laissent noyer sur les grèves après s'être attachées aux algues d'un rocher.

Les calculs de Marcelle étaient justes; on ne lui trouva rien : elle avait compté exactement ses heures sur ses oboles; elles s'épuisèrent ensemble. La ville, sa marraine, la fit enterrer.

Trente ans après, en fouillant le pavé d'une chapelle, on s'aperçut que Marcelle n'avait point été atteinte du cercueil ; la noblesse de ses sentiments semblait avoir empêché la corruption d'approcher d'elle, comme le ciel embaume le corps de ceux qu'il s'est réservés.

Lorsque le duc de Guise partit pour la cour, Marcelle qui possédait deux lyres, composa l'air et les rimes de quelques couplets; ils furent entendus au bord de cette mer de la Grèce, d'où nous viennent tant de parfums;

Il s'en va, ce cruel vainqueur,
Il s'en va plein de gloire ;
Il s'en va, méprisant mon cœur,
Sa plus noble victoire.

Et malgré toute sa rigueur
J'en garde la mémoire.

Je m'imagine qu'il prendra
Une nouvelle amante.

Paroles de poésie et de langueur, voix d'un rêve oublié, chagrin d'un songe,

On pouvait facilement s'imaginer que madame de Montbazon prendrait le nouvel amant dont le trésor tenterait ses belles et infidèles mains,

Madame de Montbazon fut l'objet de la passion de Rancé jusqu'au jour où il vit flotter un cilice parmi les nuages de la jeunesse. « Tandis que je » m'entretiens de ces choses criminelles, dit un » anachorète, les abeilles volent le long des ruis- » seaux pour ramasser le miel si doux à ma langue » qui prononce tant de paroles injustes. »

D'après l'idée qu'on s'est formée généralement de Rancé, on ne verra pas sans étonnement ce tableau de sa première vie; on ne peut douter de ces faits, puisqu'ils sont racontés par Le Nain lui-même, prieur de la Trappe, ami de Rancé; il a resserré ces faits en peu de mots ;

« Une jeunesse passée dans les amusements de » la cour, dans les vaines recherches des sciences, » même damnables, après s'être engagé dans l'état » ecclésiastique sans autre vocation que son am- » bition, qui le portait avec une espèce de fureur » et d'aveuglement aux premières dignités de » l'Église, cet homme, tout plongé dans l'amour » du monde, est ordonné prêtre, et celui qui avait » oublié le chemin du ciel est reçu docteur de » Sorbonne. Voilà quelle fut la vie de M. Le Bou- » thillier jusqu'à l'âge de trente ans, toujours dans » les festins, toujours dans les compagnies, dans

» le jeu, les divertissements de la promenade ou » de la chasse. »

C'est ce qu'en a dit deux cents ans après le cardinal de Bausset.

L'archevêque de Tours, l'ambitieux principal de sa famille, n'ayant pu obtenir son neveu Rancé pour coadjuteur, le fit nommer, en qualité d'archidiacre de Tours, député à l'assemblée du clergé, en 1645; en même temps l'archevêque donna sa démission de premier aumônier du duc d'Orléans, après avoir obtenu de Gaston que l'abbé Le Bouthillier serait pourvu de cette charge. L'assemblée du clergé dura deux ans. Rancé ne s'y montra que la première année; il y resserra les liens qui l'unissaient au cardinal de Retz, capable à lui seul d'empoisonner les plus heureuses natures; il parla en faveur de son ami. Mazarin disait: « Si » l'on voulait croire l'abbé de Rancé, il faudrait » aller avec la croix et la bannière au-devant du » cardinal de Retz. » Rancé augmenta sa réputation dans cette assemblée en venant au secours de François de Harlay, archevêque de Rouen, depuis archevêque de Paris. Le clergé chargea l'abbé Le Bouthillier de surveiller, avec les évêques de Vence et de Montpellier, une édition grecque d'Eusèbe, ou, selon d'autres, de Sozomène et de Socrate. Il fut complimenté sur sa nomination de premier aumônier du duc d'Orléans; il signa le formulaire, car il ne cessait de suivre les doctrines de Bossuet en différant de sa conduite. Comme parlementaire, il était fidèle à la cour. Des disputes s'élevèrent. Rancé s'opposa à diverses propositions; il montrait une grande entente des affaires. Il dé-

plut. On l'avertit de se retirer, ses jours ne paraissant pas en sûreté à ses amis. L'avis était faux, Mazarin ne faisait assassiner personne. L'abbé Le Bouthillier, après être allé remercier Gaston à Blois, se retira à Veretz; il y continua ses joyeux passe-temps. Peu après arriva l'accident qui changea sa vie.

Il y a un silence qui plaît dans toutes ces affaires aujourd'hui si complétement ignorées : elles vous reportent dans le passé. Quand vous remueriez ces souvenirs qui s'en vont en poussière, qu'en retireriez-vous, sinon une nouvelle preuve du néant de l'homme? Ce sont des jeux finis que des fantômes retracent dans les cimetières avant la première heure du jour.

LIVRE DEUXIÈME.

Il existe un traité de 230 pages in-12, imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, 1685; il porte deux titres ; *Les véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe, avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits*, ou *les Entretiens de Timocrate et de Philandre sur un livre qui a pour titre : Les saints Devoirs de la vie monastique*. Je parlerai dans un autre endroit de cette seconde partie. Ce que j'en vais citer actuellement n'est introduit que par incidence. On lit ;

« Je vous ai déjà dit que l'abbé de la Trappe » étoit un homme galant et qui avoit eu plusieurs » commerces tendres. Le dernier qui ait éclaté » fut avec une duchesse fameuse par sa beauté, » et qui, après avoir heureusement évité la mort » au passage d'une rivière, la rencontra peu de » mois après. L'abbé, qui alloit de temps en temps » à la campagne, y étoit lorsque cette mort im- » prévue arriva. Ses domestiques, qui n'ignoroient

» pas sa passion, prirent soin de lui cacher ce » triste événement, qu'il apprit à son retour. » « Il n'y a rien de vrai dans ce qu'on rapporte de » madame de Montbazon, dit le mémorialiste, » mais *seulement les choses qui ont donné cours* » *à une fiction*. Je l'ai demandé franchement à » M. de la Trappe, non pas grossièrement l'amour, » et beaucoup moins le bonheur, mais le fait, et » voici ce que j'ai appris. »

Et qu'a-t-il appris? L'autorité serait décisive, si la réponse était péremptoire. Au lieu de s'expliquer, le duc de Saint-Simon convole au récit des liaisons de Rancé avec les personnages de la Fronde. Il affirme du reste, comme dom Gervaise, que Marie de Bretagne fut emportée par la rougeole, que Rancé était auprès d'elle, qu'il ne la quitta point, et lui vit recevoir les sacrements. « L'abbé Le Bouthillier, ajoute-t-il, s'en alla après » à sa maison de Veretz, ce qui fut le *commence-* » *ment de sa séparation du monde.* » Cette fin de narration prouve à quel point Saint-Simon se trompait. Les contemporains admirateurs de Rancé semblent s'être donné le mot pour se taire sur sa jeunesse : ils ne s'aperçoivent pas qu'ils diminuent la gloire de leur héros en rendant ses sacrifices moins méritoires. D'autant plus qu'ils en disent assez pour être entendus sur ce qu'ils omettent; tantôt annonçant qu'un religieux s'était enseveli à la Trappe, *pour avoir fait ce qui avait troublé Rancé*, tantôt que Rancé lui-même ne cessait de pleurer ses fragilités. « L'abbé de Rancé, » livré à toutes les séductions du monde, dit le » cardinal de Bausset, se précipita dans un genre

» de vie peu conforme à la sainteté de son état, » et qui dégradait en quelque sorte le triomphe » qu'il avait obtenu sur son illustre émule... » L'abbé de Rancé expiait sous la haire et le cilice » les erreurs de sa jeunesse. » Maupeou, l'un des trois historiens contemporains de l'abbé de la Trappe, avait lu le récit de Larroque; il combat ce récit sans le détruire. La seule chose nouvelle qu'ils nous apprennent est l'exhortation faite par Rancé à la mourante : madame de Montbazon envoya un gentilhomme complimenter M. de Brienne, avec lequel elle était brouillée.

Maupeou avait fait un ouvrage exprès contre Larroque. Rancé, informé de l'intention du curé de Nonancourt, se hâta de lui écrire : « Votre ou- » vrage, monsieur, relèvera la critique, donnera » sujet à des répliques, m'attirera un nombre in- » fini d'ennemis sur les bras. Dieu sait combien » j'ai d'estime et de considération pour vous ; ce- » pendant je suis pressé de vous conjurer de sup- » primer la chose, s'il est possible. J'ai été si per- » suadé que rien n'était meilleur que de garder le » silence en cette occasion, que je n'ai point voulu » que l'on imprimât ce que j'avais eu envie de » mettre dans la préface de la seconde édition des » *Éclaircissements*, quoiqu'il n'y eût rien de plus » modéré. Je n'ai rien à ajouter à ce billet, mon » cher monsieur, sinon que je ne puis vous avoir » une obligation plus sensible que celle d'entrer » dans ma pensée (1). » (17 mars 1686.)

La vivacité avec laquelle Rancé écrit à Mau-

(1) Maupeou, tom. 1er, pag. 581.

peou décèle des souvenirs alarmés. Le P. Bouhours, que l'abbé de La Chambre appelait l'*empereur des Muses,* réfute aussi les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe* dans son quatrième dialogue, pages 528 et 529 : c'est toujours de l'humeur sans preuves. Madame de Sévigné disait en parlant du révérend critique : « *L'es-* » *prit lui sort de tous les cotés.* »

Marsolier, deuxième écrivain de la vie de Rancé, garde le silence; mais Le Nain, le troisième, le plus complet, le plus sûr écrivain de cette vie, a entendu parler de Larroque. Pierre Le Nain mourut à l'âge de soixante-treize ans, sous-prieur de la Trappe; il était frère puîné du grand Tillemont. Ami et confident de Rancé, au livre III, chap. IX de la Vie du réformateur de la Trappe, il écrit :

« Outre tous ces libelles, il en parut un autre » composé par un huguenot, sous ce titre : *les Mo-* » *tifs de la conversion de l'abbé de la Trappe.* » Mais l'auteur des *Homélies familières* sur les » Commandements de Dieu, tome III, page 378, le » réfute admirablement par ces paroles : Je sais » qu'un ministre hérétique a fait ce qu'il a pu pour » décrier un saint abbé; mais je sais bien aussi » que toute la France et les pays circonvoisins ont » regardé ce misérable livre comme un libelle » diffamatoire, et son auteur comme un impos- » teur, qui fonde toutes ses calomnies sur les » jugements les plus téméraires qui se puissent » imaginer : comme si, pour détruire les vertus » les plus éclatantes et les plus solides, il n'y avait » qu'à dire témérairement qu'elles n'ont point » d'autres sources que l'orgueil de celui qui les

» pratique. » Le Nain se débarrasse ainsi de la réponse. Les amplifications de l'auteur des *Homélies familières* sont naturelles, mais elles ne détruisent aucune assertion.

Sur le fait isolé lâché par une plume protestante, il est tombé une avalanche de malédictions catholiques. Colère à part, on peut nier les erreurs avancées sur la jeunesse de Rancé, mais on ne peut nier des relations qu'atteste toute l'histoire. On a craint sans doute, en montrant Rancé pécheur, d'ébranler l'autorité des exemples de sa vertu. Cependant saint Jérôme et saint Augustin n'ont-ils pas puisé leurs dernières forces dans leurs premières faiblesses? Un aveu franc aurait délivré Rancé pour toujours des calomnies. On ne l'accusait pas directement de la faute, il est vrai, car il eût fallu accuser toute la terre; mais on s'en prenait à la vie entière d'un homme pour se soulager de ce qu'il taisait. Il faut dire néanmoins que le silence de Rancé est effrayant, qu'il jette un doute dans les meilleurs esprits. Un silence si long, si profond, si entier, est devant vous comme une barrière insurmontable. Quoi! un homme n'a pas pu se démentir un seul instant! quoi! le silence absolu pourrait passer pour une vérité! Cet empire d'un esprit sur lui-même fait peur. Rancé ne dira rien, il emportera toute sa vie dans son tombeau. Il faut trembler devant un tel homme.

Ainsi ni ceux qui rejettent l'anecdote de Larroque, ni ceux qui l'accueillent, n'apportent aucune preuve de leur négation ou de leur affirmation. Les incrédules n'ont pour eux que l'invraisemblance du cercueil trop court : il était si facile

en effet de l'allonger pour donner l'espace nécessaire à cette belle tête qui s'était si souvent inclinée sur le sein de la vie! Mais supposez avec Saint-Simon, comme il l'insinue, que la décollation ne fut que l'œuvre d'une étude anatomique, tout s'expliquera. Il ne serait pas impossible qu'après le décès de madame de Montbazon, Rancé eût obtenu la relique qu'il avait adorée. Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers firent embaumer les têtes de Coconnas et de La Môle, leurs amants décapités, et *elles les gardèrent parmi les marques de leur amour*. (Journal de Henri III.)

Tous les poëtes ont adopté la version de Larroque, tous les religieux l'ont repoussée; ils ont eu raison, puisqu'elle blessait la susceptibilité de leurs vertus, puisqu'ils ne pouvaient pas détruire le récit de Larroque par un démenti appuyé d'un document irrécusable. Mais au lecteur indifférent il est permis, à défaut de preuves positives, d'examiner des preuves négatives J'ai déjà fait remarquer que Marsolier se tait sur madame de Montbazon, silence favorable à l'opinion de Larroque. Ce même chanoine, Marsolier, ajoute cette réflexion à son silence. « La mort et la disgrâce de » plusieurs personnes avec lesquelles Rancé avait » de forts attachements le touchèrent. Un vide » affreux, dit-il, occupait mon cœur toujours in» quiet et toujours agité, jamais content. Je fus » touché de *la mort de quelques personnes* et de » l'insensibilité où je les vis dans ce moment ter» rible qui devait décider de leur éternité. Je me » résolus de me retirer dans un lieu où je pusse » être inconnu au reste des hommes. »

Dans les corridors de la Trappe, entre diverses inscriptions, on lisait celle-ci empruntée de saint Augustin : *Retinebant nugæ nugarum et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ.* Dans une de ses pensées, Rancé remarque que : « ceux qui » meurent, bien ou mal, meurent souvent plus » pour ceux qu'ils laissent dans le monde que pour » eux-mêmes. »

Bossuet, transmettant à Rancé les oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de madame Henriette, lui mande : « J'ai laissé l'ordre de vous » faire passer deux oraisons funèbres qui, parce » qu'elles font voir le néant du monde, peuvent » avoir place parmi les livres d'un solitaire, et » qu'en tout cas il peut regarder comme deux » têtes de mort assez touchantes. » — Bossuet connaissait-il ce que l'on racontait de madame de Montbazon ? Faisait-il allusion à la tête de cette femme, en envoyant deux autres têtes s'entretenir avec elle ?

La sorte de plaisanterie formidable qu'il se permet, ne semble-t-elle pas avoir des rapports avec la légèreté de la première vie de Rancé et la sévérité de sa seconde vie ?

On prétend qu'on montrait à la Trappe la tête de madame de Montbazon dans la chambre des successeurs de Rancé ; ce que les solitaires de la Trappe ressuscitée rejettent : les souvenirs conservés autrefois ne voyaient peut-être pas le front de la victime aussi dépouillé que la mort l'avait fait. On trouve ce passage dans le récit des courses du chevalier de Bertin : « Nous voici main- » tenant à Anet. La petite statue de Diane de

» Poitiers en pied n'est point sans doute aussi » intéressante que la tête même de madame de » Montbazon apportée à la Trappe par l'abbé de » Rancé et conservée dans la chambre de ses suc» cesseurs. »

Enfin les indications des poëtes ne sont pas à négliger. La muse n'a pas manqué aux traditions de la Trappe : madame de Tencin, née en 1681 (et qui par conséquent avait vécu dix-neuf ans contemporaine de Rancé), écrivit les *Mémoires du comte de Comminges*, à travers lesquels passent des souvenirs : madame de Montbazon est changée en cette Adélaïde, solitaire mystérieux qui se fait reconnaître à l'ardeur avec laquelle il creuse son tombeau. Qui avait donné naissance à ce genre d'idées? Ce sont là d'autres ressorts que les inventions forcenées et les idées difformes qui font maintenant des contorsions dans les ténèbres. Le nom de Comminges est emprunté de celui de l'évêque avec lequel Rancé se promenait sur les Pyrénées. Il arrive souvent qu'on rappelle des personnages étrangers pour cacher des rapports directs; un nom qui tourmente la mémoire s'y glisse sous mille déguisements. On a une aventure contée par Maupeou, de deux frères épris de la même femme et qui après s'être battus, vécurent plusieurs années à la Trappe sans se reconnaître; on a une romance de Florian sur Lainval et Arsène; on a une héroïde de Colardeau qui retrace la mort de madame la duchesse de Montbazon :

Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté :
La tête et le cercueil étaient à mon côté...

Rancé avait fait peindre à la Trappe saint Jean Climaque poussant des gémissements, et sainte Marie Égyptienne assistée par saint Sozyme. Il composa pour ces deux tableaux des inscriptions. Dans l'épigramme de douze vers latins adressée à la pénitente, on lisait :

Ecce, columba gemens, sponsi jam sanguine lota.

Il faut ajouter à ces semi-indications le désespoir de Rancé, et ce sera au lecteur à se former une opinion. Les annales humaines se composent de beaucoup de fables mêlées à quelques vérités : quiconque est voué à l'avenir a au fond de sa vie un roman, pour donner naissance à la légende, mirage de l'histoire.

Dès le jour de la mort de madame de Montbazon, Rancé prit la poste et se retira à Veretz : il croyait trouver dans la solitude des consolations qu'il ne trouvait dans aucune créature. La retraite ne fit qu'augmenter sa douleur : une noire mélancolie prit la place de sa gaieté, les nuits lui étaient insupportables ; il passait les jours à courir dans les bois, le long des rivières, sur les bords des étangs, appelant par son nom celle qui ne lui pouvait répondre.

Lorsqu'il venait à considérer que cette créature, qui brilla à la cour avec plus d'éclat qu'aucune femme de son siècle, n'était plus, que ses enchantements avaient disparu, que c'en était fait pour jamais de cette personne qui l'avait choisi entre tant d'autres, il s'étonnait que son âme ne se séparât pas de son corps.

Comme il avait étudié les sciences occultes, il essaya les moyens en usage pour faire revenir les morts. L'amour reproduisait à sa mémoire ornée le sacrifice de Simeth, cherchant à rappeler un infidèle par un des noms d'un passereau consacré à Vénus; il invoquait la nuit et la lune. Il eut toutes les angoisses et toutes les palpitations de l'attente : madame de Montbazon était allée à l'infidélité éternelle; rien ne se montra dans ces lieux sombres et solitaires que les esprits se plaisent à fréquenter (1).

Toutefois, si Rancé n'eut pas les visions des poëtes de la Grèce, il eut une vision chrétienne : il se promenait un jour dans l'avenue de Veretz; il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour : il y vole; le feu diminue à mesure qu'il en approche; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit; il reprend en courant le chemin de la maison; en arrivant, les forces lui manquent; il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole (2).

Dom Jean-Baptiste de Latour, prieur de la Trappe, avait écrit une vie de Rancé : il était resté de ce travail quelques copies manuscrites dont on a cité des passages, entre autres celui-ci :

(1) Dom Gervaise : *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé de Rancé*, pag. 160 et suiv.
(2) Maupeou.

« Pendant que je suivais l'égarement de mon cœur
» (c'est Rancé qui parle), j'avalais non-seulement
» l'iniquité comme de l'eau, mais tout ce que je
» lisais et entendais du péché ne servait qu'à me
» rendre plus coupable. Enfin le temps bienheu-
» reux arriva où il plut au Père des miséricordes
» de se tourner vers moi. Je vis à la naissance du
» jour le monstre infernal avec lequel j'avais vécu;
» la frayeur dont je fus saisi à cette terrible vue
» fut si prodigieuse que je ne puis croire que j'en
» revienne de ma vie. »

Rancé eut recours à la pénitence : la mère Louise, religieuse de la Visitation de Tours, lui indiqua pour directeur le père *Séguenot*.

Cette mère Louise n'était autre que Louise Roger de la Mardelière, appelée la *belle Louison*, jadis maîtresse de Gaston : « Louison, dit made-
» moiselle de Montpensier parlant de son enfance,
» était brune, bien faite, agréable de visage et de
» beaucoup d'esprit. Je dis à madame de Saint-
» Georges : « Si Louison n'est pas sage, je ne la
» veux point voir, quoique mon papa l'aime. »
» Madame de Saint-Georges me répondit qu'elle
» l'était tout à fait. »

C'était à cette mère Louise que Rancé s'adressa d'abord. Partout, dans le changement de mœurs qui s'opérait, des pénitentes échappées du monde avaient dressé des embûches pour s'emparer des repentirs, comme il y avait des pécheresses qui cherchaient à retenir les déserteurs. A la Visitation se trouvaient les écueils d'une première existence : la mère Louise possédait plus de deux cents lettres de Rancé, lettres qui étaient sans doute la

partie de la vie de Rancé sur laquelle il serait si curieux d'avoir des renseignements. De la direction du P. Séguenot, Rancé passa sous la conduite du P. de Mouchy, homme instruit et bien né.

Des avertissements sous différentes formes arrivaient de toutes parts à Rancé. Dans les *Obligations des chrétiens*, il raconte cette agréable histoire :

« Un jour je joignis un berger qui conduisoit » un troupeau dans une grande campagne, par un » temps qui l'avoit obligé à se retirer à l'abri d'un » grand arbre pour se mettre à couvert de la pluie » et de l'orage. Il me dit que ce lui étoit une con» solation de conduire ses bêtes simples et inno» centes, et qu'il ne voudroit pas quitter la terre » pour aller dans le ciel s'il ne croyoit y trouver » des campagnes et des troupeaux à conduire. »

A Veretz, au lieu de se plaire dans l'ancienne maison de ses délices, Rancé fut choqué de sa magnificence. Les meubles éclataient d'argent et d'or, les lits étaient superbes. La Mollesse même s'y serait trouvée trop à l'aise, dit un classique du temps. Les salons étaient ornés de tableaux de prix, les jardins délicieusement dessinés. C'était trop pour un homme qui ne voyait plus rien qu'à travers ses larmes. Il mit la réforme partout. La frugalité remplaça le luxe de sa table ; il congédia la plupart de ses domestiques, renonça à la chasse et s'abstint du dessin, art qu'il aimait. On avait des paysages de sa façon et des cartes de géographie (1).

(1) Dom Gervaise.

Quelques amis, revenus de même que Rancé à des pensées chrétiennes, s'associèrent à lui pour commencer ces mortifications dont il devait donner de si grands exemples; il semblait jouer à la pénitence pour l'apprendre avant de la pratiquer : on assiste avec intérêt à cette conquête de l'homme sur l'homme : « Ou l'Évangile me trompe, » répétait-il, ou cette maison est celle d'un ré» prouvé. »

Rappelé un moment à Paris pour une affaire, il se logea à l'Oratoire. C'était un travail continuel pour lui d'échapper à ces pensées qu'il avait nourries si longtemps : un grand solitaire en fut atteint dans des sépulcres; saint Jérôme portait, pour noyer ses pensées dans ses sueurs, des fardeaux de sable le long des steppes de la mer Morte. Je les ai parcourues moi-même, ces steppes, sous le poids de mon esprit. Deux tentatrices cherchèrent Rancé. Elles lui dirent qu'elles n'étaient point à comparer à la belle personne qu'il pleurait, mais qu'elles avaient pour lui des sentiments qui ne le cédaient en vivacité à aucun de ceux qu'il avait inspirés. Rancé se munit d'un crucifix et s'enfuit.

On conseilla à Rancé de se consacrer aux missions. Aller aux Indes, errer dans les rochers de l'Himalaya, et il y avait là des analogies avec la grandeur et la tristesse du génie de Rancé; mais il était appelé ailleurs.

Poussé par ses malheurs, retenu par ses habitudes, Rancé n'avait point encore renoncé à ses emplois. Le temps de son quartier de service, comme aumônier du duc d'Orléans, était revenu;

il se rendit à Blois. Il avait déjà hasardé auprès du prince des idées de retraite : l'entrée en religion de la *mère Louise* avait mûri dans Gaston ces idées. La maîtresse convertie priait à la Visitation, à Tours, pour faire une violence à la miséricorde de Dieu. Il fut convenu que Gaston se retirerait au château de Chambord avec douze de ses plus fidèles serviteurs. Rancé fut choisi pour accompagner le prince.

Le Bouthillier possédait, près du parc de Chambord, un prieuré de l'ordre de Grammont. Ce prieuré était desservi par sept ou huit religieux. On n'apercevait pas de cet endroit le faîte de l'édifice qui devait éclater du rire immortel de Molière. « Le roi, dit le chevalier d'Arvieux, ayant » voulu faire un voyage à Chambord pour y pren- » dre le divertissement de la chasse, voulut don- » ner à sa cour celui d'un ballet; et comme l'idée » des Turcs qu'on venait de voir à Paris *était en-* » core toute récente, il crut qu'il serait *bon de* » les faire paraître sur la scène. Sa Majesté m'or- » donna de me joindre à MM. de Molière et de » Lulli pour composer une pièce de théâtre où » l'on pût faire entrer quelque chose des habille- » ments et des manières des Turcs. Je me rendis » pour cet effet au village d'Auteuil, où M. de » Molière avait une maison fort jolie. Ce fut là » que nous travaillâmes à cette pièce de théâtre » que l'on voit dans les œuvres de Molière, sous » le titre du *Bourgeois gentilhomme.* »

Cette pièce fut en effet jouée à Chambord devant Louis XIV, pour la première fois, le 14 octobre 1670.

Quand on arrive à Chambord, on pénètre dans le parc par une de ses portes abandonnées; elle s'ouvre sur une enceinte décrépite et plantée de violiers jaunes; elle a sept lieues de tour. Dès l'entrée on aperçoit le château au fond d'une allée descendante. En avançant sur l'édifice, il sort de terre dans l'ordre inverse d'une bâtisse placée sur une hauteur, laquelle s'abaisse à mesure qu'on en approche. François Ier, arrière-petit-fils de Valentine de Milan, s'était enseveli dans les bois de la France, à son retour de Madrid; il disait comme son aïeule : *Tout ne m'est rien, rien ne m'est plus.* Chambord rappelle les idées qui occupaient le roi-soldat dans sa prison; femmes, solitudes, remparts.

Quand le roi sortit de France,
En malheur il en sortit :
Il en sortit le dimanche,
Et le lundi il fut pris.

Chambord n'a qu'un escalier double afin de descendre et monter sans se voir : tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage; les degrés s'élèvent accompagnés de petites cannelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La fusée, en éclatant, forme des dessins fantastiques qui semblent avoir retombé sur l'édifice : cheminées carrées ou rondes enjolivées de fétiches de marbre, semblables aux poupées que j'ai vu retirer des fouilles à Athènes. De loin l'édifice est une arabesque; il se présente comme une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure; de près cette femme s'incorpore dans la maçonnerie

et se change en tours; c'est alors Clorinde appuyée sur des ruines. Le caprice d'un ciseau volage n'a pas disparu; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante. Quand vous pénétrez en dedans, la fleur de lis et la salamandre se dessinent dans les plafonds. Si jamais Chambord était détruit, on ne trouverait nulle part le style premier de la renaissance, car à Venise il s'est mélangé.

Ce qui rendait à Chambord sa beauté, c'était son abandon : par les fenêtres j'apercevais un parterre sec, des herbes jaunes, des champs de blé noir : retracements de la pauvreté et de la fidélité de mon indigente patrie. Lorsque j'y passai, il y avait un oiseau brun de quelque grosseur qui volait le long du Cosson, petite rivière inconnue.

L'abbé Le Bouthillier se logea parmi les moines de son prieuré : de quelque côté qu'on ouvrît une fenêtre, on ne voyait que des bois. Le *château*, près duquel n'a pas même pu se former un village, est frappé de malédiction. Touché par le vainqueur de Marignan, prisonnier à Madrid, par nos soldats dispersés après Waterloo, par les marques de notre attachement à nos rois avant les journées de juillet, on aperçoit partout des traces de gloire et de malheur. Les chiffres de la duchesse d'Étampes, devancière de la comtesse de Châteaubriand, attirent les yeux, traces périssables de beautés évanouies. François Ier, qui sentait l'inanité de ses plaisirs, avait gravé avec la pointe d'un diamant ces deux vers sur un carreau de vitre :

Souvent femme varie :
Mal habil qui s'y fie.

Jeux d'un prince qui avait fait déterrer Laure pour la regarder. Où est le carreau de vitre? Des Français s'associèrent dans le dessein d'acquérir pour Henri, non encore banni, un parc abandonné dans un royaume conquis par ses pères. Courier éleva la voix contre l'acquisition, et le jeune homme innocent, auquel il avait voulu arracher Chambord, a survécu.

Cet orphelin vient de m'appeler à Londres, j'ai obéi à la lettre close du malheur. Henri m'a donné l'hospitalité dans une terre qui fuit sous ses pas. J'ai revu cette ville témoin de mes rapides grandeurs et de mes misères interminables, ces places remplies de brouillards et de silence, d'où émergèrent les fantômes de ma jeunesse. Que de temps déjà écoulé depuis les jours où je rêvais René dans Kingsington jusqu'à ces dernières heures! Le vieux banni s'est trouvé chargé de montrer à l'orphelin une ville que mes yeux peuvent à peine reconnaître.

Réfugié en Angleterre pendant huit années, ensuite ambassadeur à Londres, lié avec lord Liverpool, avec M. Canning et avec M. Croker, que de changements n'ai-je pas vus dans ces lieux, depuis Georges III, qui m'honorait de sa familiarité, jusqu'à cette Charlotte que vous verrez dans mes Mémoires! Que sont devenus mes frères en bannissement? Les uns sont morts, les autres ont subi diverses destinées : ils ont vu comme moi disparaître leurs proches et leurs amis. Sur cette terre où l'on ne nous apercevait pas, nous avions cependant nos fêtes et surtout notre jeunesse. Des adolescentes, qui commençaient la vie par l'adver-

sité, apportaient le fruit semainier de leur labeur afin de s'éjouir à quelques danses de la patrie. Des attachements se formaient; nous priions dans des chapelles que je viens de revoir et qui n'ont point changé. Nous faisions entendre nos pleurs le 21 janvier, tout émus que nous étions d'une oraison funèbre prononcée par le curé émigré de notre village. Nous allions aussi, le long de la Tamise, voir entrer au port des vaisseaux chargés des richesses du monde, admirer les maisons de campagne de Richmond, nous si pauvres, nous privés du toit paternel! Toutes ces choses étaient de véritables félicités. Reviendrez-vous, félicités de ma misère? Ah! ressuscitez, compagnons de mon exil, camarades de la couche de paille, me voici revenu! Rendons-nous encore dans les petits jardins d'une taverne dédaignée pour boire une tasse de mauvais thé en parlant de notre pays: mais je n'aperçois personne; je suis *resté seul* !

Rancé va quitter Chambord, il faut donc que je quitte aussi cet asile où je crains de m'être trop oublié. Je vais retrouver la Loire non loin du parc abandonné; elle ne voit point la désolation de ses bords: les fleuves ne s'embarrassent point de leurs rives. Ne demandez pas à la Loire le nom des Guise dont elle a pourtant roulé les cendres. A cent cinquante lieues d'ici, je rencontrai, il y a huit mois, en terre étrangère, près du jeune orphelin, M. le duc de Lévis, fidèle héritier du compagnon de Simon de Montfort. Mirepoix était *maréchal de la Foi,* titre qui semble avoir passé à son dernier neveu. J'ai retrouvé aussi madame la duchesse de Lévis, qui porte le grand nom

d'Aubusson ; elle aurait pu écrire l'histoire de Philippine-Hélène, si elle n'avait des malheurs moins romanesques à pleurer. Je n'étais pas, dans mon dernier voyage à Londres, reçu dans un grenier de Holborn par un de mes cousins émigrés, mais par *l'héritier des siècles*. Cet héritier se plaisait à me donner l'hospitalité dans les lieux où je l'avais si longtemps attendu. Il se cachait derrière moi comme le soleil derrière des ruines. Le paravent déchiré qui me servait d'abri me semblait plus magnifique que les lambris de Versailles. Henri était mon dernier garde-malade : voilà les revenants-bons du malheur. Quand l'orphelin entrait, j'essayais de me lever ; je ne pouvais lui prouver autrement ma reconnaissance. A mon âge on n'a plus que les impuissances de la vie. Henri a rendu sacrées mes misères ; tout dépouillé qu'il est, il n'est pas sans autorité : chaque matin, je voyais une Anglaise passer le long de ma fenêtre ; elle s'arrêtait, elle fondait en larmes aussitôt qu'elle avait aperçu le jeune Bourbon : quel roi sur le trône aurait eu la puissance de faire couler de pareilles larmes ? tels sont les sujets inconnus que donne le malheur.

A peine retourné de Chambord, un courrier dépêché de Blois vint apprendre à Rancé la maladie du duc d'Orléans. L'abbé se remit en route : Gaston était en danger ; ce prince, si peu digne à Castelnaudary de la valeur du Béarnais, le parleur de la Fronde, ne trouva pas un mot sur ses lèvres à dire à la mort : un spectre se tenait debout au pied de son lit ; Montmorency sans tête lui demandait le talion.

Rancé écrivit à Arnauld d'Andilly la lettre qu'on va lire, et que je dois encore à la politesse de M. de Montmerqué.

« Blois, 8 février 1660.

» Je n'aurois pas été tant de temps sans avoir
» l'honneur de vous escrire si la maladie et la
» mort de Monsieur ne m'en avoient empesché.
» Je vous avoue que, l'ayant assisté autant que je
» l'ai pu dans les derniers moments de sa vie, je
» suis tellement touché d'un spectacle si déplo-
» rable que je ne puis m'en remettre. On a ceste
» consolation qu'il est mort avec tous les senti-
» ments et toute la résignation qu'un véritable
» chrestien doit avoir en la volonté de son Dieu.
» Il reçut Nostre-Seigneur dès le commencement
» de son mal, et eut le soin lui-mesme de le de-
» mander une seconde fois pour viatique avec de
» grandes démonstrations d'une foy vive et d'un
» parfait mespris des choses du monde. Quelle
» leçon, Monsieur, pour ceux qui n'en sont pas
» détachés et pour ceux qui sont persuadés de
» son néant et qui travaillent pour s'en dépren-
» dre! Ce pauvre prince dit le matin du jour de
» sa mort ces mesmes mots : *Domus mea domus*
» *desolationis* ; et comme on luy voulut dire qu'il
» n'estoit pas si mal qu'il pensoit, il répliqua :
» *Solum mihi super est sepulchrum* ; ensuite il
» demanda l'extrême-onction, et dit qu'il estoit
» résolu à la volonté de Dieu ; enfin je suis per-
» suadé qu'il luy a fait miséricorde. Je ne puis
» vous mander les circonstances de sa mort ;

» j'escris de Blois, malade d'un rhume qui me » cause une oppression qui m'empesche d'escrire. » Je vous supplie de demander à Dieu et de luy » faire demander pour moy qu'il me fasse la grâce » de retirer tout le bien et l'avantage que je dois » d'une rencontre aussi touchante que celle-là » l'est. Je reviens à la mort de ce pauvre prince : » la désolation qui parut dans sa maison, qui re- » tentissoit de plaintes et de gémissements au » moment de sa mort, l'esprit humain ne se sçau- » roit rien figurer de si pitoyable; je confesse que » j'en suis accablé de douleur. »

Rancé se montra dans cette occasion si touchant, que chacun faisait des vœux pour l'avoir auprès de soi au moment suprême. On croyait ne pouvoir bien mourir qu'entre ses mains, comme d'autres y avaient voulu vivre. Gaston avait à peine rendu le dernier soupir que ses familiers l'abandonnèrent. Rancé fut laissé presque seul auprès du cadavre. Il ne suivit pas le corps du prince à Saint-Denis; mais il présenta le faible cœur de Gaston aux jésuites de Blois : le cœur intrépide de Henri IV avait été porté aux jésuites de La Flèche. Le Bouthillier courut ensuite s'ensevelir au Mans, y demeura caché deux mois; il changea même de nom, comme s'il eût craint d'être reconnu et arrêté aux portes du ciel.

Le projet qu'il méditait depuis longtemps de soumettre sa conduite future au conseil des évêques d'Aleth et de Comminges lui revenait dans l'esprit. Il se résolut de l'accomplir. Le 21 juin 1660, il écrivit à la mère Louise : « Je pars demain à » l'insu de tous mes amis. » Il arriva à Commin-

ges le 27 du même mois : après un tremblement de terre, ce fut de même que j'arrivai à Grenade en rêvant de chimères, après le bouleversement de la Véga.

L'évêque de Comminges était absent; Rancé l'attendit. Quand il revint, l'évêque commença une tournée diocésaine. Rancé l'accompagna.

Ils trouvèrent dans les cavernes environnantes des chrétiens qui avaient à peine figure humaine. L'évêque soulageait leur misère, les rassemblait, s'asseyait au milieu d'eux parmi les buis des rochers. L'abbé de Rancé était touché, lorsqu'il songeait que le bon pasteur avait ainsi cherché les brebis égarées.

Un jour il se promenait seul avec l'évêque, dans un endroit fort solitaire, d'où l'on découvrait les plus hautes Pyrénées : « L'évêque remarqua » (j'emprunte le récit de Marsolier) que l'abbé » parcourait des yeux les montagnes avec une » attention qui le rendait distrait; il y soupçonna » du mystère, ce fut ce qui l'obligea de lui dire » qu'il avait la mine de chercher un endroit où il » pût bâtir un ermitage. L'abbé rougit; mais » comme il était sincère, il avoua que c'était en » effet sa pensée, et qu'il croyait qu'il ne pouvait » rien faire de mieux. « Si cela est, repartit l'é- » vêque, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à » moi : je connais ces montagnes, j'y ai passé » souvent en faisant mes visites; je sais des en- » droits si affreux et si éloignés de tout commerce » que, quelque difficile que vous puissiez être, » vous aurez lieu d'en être content. » L'abbé, » qui croyait que l'évêque parlait sérieusement,

» le pressa avec cette vivacité qui lui était natu» relle de lui faire voir ces endroits. « Je m'en » garderai bien, reprit l'évêque; ces endroits sont » si tentants que si vous y étiez une fois il n'y au» rait plus moyen de vous en arracher. » Après avoir visité l'évêque de Comminges, Rancé retourna chez l'évêque d'Aleth. « Sa demeure est » affreuse, écrivait Rancé, et entourée de hautes » montagnes au pied desquelles est un torrent qui » court avec beaucoup de bruit et de rapidité. »

Ces *endroits* de nos anciennes mœurs reposent. On aime à assister aux conversations de l'abbé de Rancé sur la légitimité des biens qu'on peut ou qu'on ne peut pas retenir, sur ce qu'il est permis de garder, sur ce qu'on est obligé de rendre, sur le compte de ses richesses que l'on doit à Dieu. Ces scrupules de conscience étaient alors les affaires principales; nous n'allons pas à la cheville du pied de ces gens-là; l'homme était estimé, quelle que fût sa condition : le pauvre était pesé avec le riche au poids du sanctuaire. Cette égalité morale lui servait à supporter les inégalités politiques. Bruno sur les Alpes, Paul dans la Thébaïde, ne voulurent pas plus sortir de leur retraite que Rancé n'aurait voulu quitter les Pyrénées; mais ces dernières montagnes avaient un danger : le soleil en était trop éclatant, et de leur sommet on découvrait les séjours d'Inès et de Chimène.

Longtemps après le voyage de Rancé, une chevrière âgée de douze ans, conduisant ses biques dans la paroisse d'Alan, diocèse de Comminges, tomba en s'écriant : « Jésus! » Une dame vêtue de blanc lui apparut, lui dit : « Ne craignez

rien. » Et elle la tira du précipice. La petite fille dit à la sainte Vierge (c'était elle) qu'elle avait perdu son chapelet. La sainte Vierge lui en donna un en lui recommandant d'ordonner à un prêtre de faire bâtir une chapelle au lieu où elle était tombée. L'évêque de Comminges, ancien hôte de Rancé, en écrivit à la Trappe. Rancé, du fond de son abbaye, conseilla l'érection d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Saint-Bernard, dont les ruines marquent aujourd'hui le premier pas de Rancé dans la solitude.

L'évêque de Comminges et l'évêque d'Aleth avaient combattu au commencement les desseins extrêmes de Rancé; ils lui conseillaient cette médiocrité, caractère de la vertu : « Vous, di- » saient-ils, vous ne pensez qu'à vivre pour vous. » L'évêque d'Aleth approuvait que Rancé se *défît* de sa fortune; mais il s'opposait à son penchant pour la solitude : « Ce penchant, *répétait-il*, ne » vient pas toujours de Dieu; il est souvent in- » spiré par un dégoût du monde, dégoût dont le » motif n'est pas toujours pur. »

Convaincu en ce qui regardait le danger des biens, l'abbé ne se rendait pas également sur le point du désert; il cédait à l'égard de l'abandon de ses bénéfices : il convenait qu'un abbé commendataire n'était pas dans l'esprit de l'Église; mais il n'entendait parler qu'avec terreur d'une abbaye régulière. Il s'était souvent écrié : « *Moi,* » *me faire frocard!* » Il témoignait de ses perplexités en écrivant à ses amis : « Mes embarras » extérieurs sont les moindres embarras de ma » vie : je ne puis me défendre de moi-même. »

Tout est fragile : après avoir vécu quelque peu, on ne sait si l'on a bien ou mal vécu. L'évêque d'Aleth se maintint d'abord dans les opinions qui lui avaient mérité l'attachement de Rancé, il se souvenait d'avoir causé avec le futur solitaire à trois cents pas de la maison de l'évêque, au bord d'un gave, de même que les vieillards de Platon s'entretenaient des lois sur la montagne de Crète.

Baissez le ton de la lyre, changez les interlocuteurs, et le souffle du même torrent vous apportera des paroles qui seront remplies d'autres chimères. L'évêque d'Aleth persévéra plusieurs années dans les saines doctrines, puis arriva le moment fatal. Madame de Saint-Loup en écrivit à Rancé le 29 janvier 1697. Rancé, qui penchait vers sa fin, n'eut d'autre soulagement que de pleurer. L'évêque d'Aleth céda au docteur Arnault et à M. de Vaucelles, théologal d'Aleth. Il se retira dans les Pays-Bas et fut envoyé obscurément à Rome pour ses coreligionnaires sous le nom de Valoni. L'infidélité avait perdu sa grandeur : Arius ne tombait plus du milieu du concile de Nicée entraînant avec lui une partie de la chrétienté.

A Veretz, où il revenait toujours, Rancé vit conjurés contre lui une famille nombreuse, des amis mécontents, des domestiques désolés. En voulant se réduire à la pauvreté, il éprouvait les difficultés qu'on rencontre à s'enrichir. On ne pouvait savoir ce qui le poussait ; car, depuis la mort de madame de Montbazon, jamais le nom de cette femme, excepté dans son premier désespoir, n'était sorti de sa bouche. On sentait en lui une

passion étouffée qui jetait sur ses moindres actions l'intérêt d'un combat inconnu.

Ces souvenirs de la terre étaient une haine de la vie, devenue chez lui une véritable obsession. Sa désespérance de l'humanité ressemblait au stoïcisme des anciens, à cela près qu'il passait par le christianisme. Les platoniciens de l'école d'Alexandrie se tuaient pour parvenir au ciel; mais que de souffrances pour une pauvre âme, lorsqu'elle se débat dans cet état! elle éprouve les divers mouvements du suicide, incertitude et terreur, avant qu'elle ait pris sa résolution.

« Je vous avoue, dit l'abbé de la Trappe dans
» ses lettres, que je ne vois plus un seul homme
» du monde avec le moindre plaisir. Il y a tantôt
» six ans que je ne parle que de dégagement et de
» retraite, et le premier pas est encore à faire;
» cependant le cours de la vie s'achève, et l'on se
» réveille à la fin du sommeil, et l'on se trouve
» sans œuvre. Je désire tellement d'être oublié
» qu'on ne pense pas seulement que j'ai été. »

Il vendit sa vaisselle d'argent; il en distribua le montant en aumônes, se reprochant les retards qu'il avait mis à secourir les nécessiteux. Il avait deux hôtels à Paris, dont l'un s'appelait l'hôtel de Tours : il les donna à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital général par acte passé devant les notaires Lemoine et Thomas. Pour dernier sacrifice il se défit de la terre de Veretz; mais par un reste de faiblesse il accorda la préférence aux offres d'un de ses parents : ce parent ne put réaliser la somme, et le marché fut rétrocédé à l'abbé d'Effiat, favori de Ninon. Les 100,000 écus que Rancé reçut de la

vente furent à l'instant portés aux administrations des hôpitaux.

On lit des lettres modernes datées de Veretz : qui a osé écrire de ce lieu après le gigantesque pénitent? Dans les bois de Larçay, jadis propriété de Rancé, dans les parcs de Montbazon, parmi des noms qui rappelaient une ancienne vie, le 11 avril 1825, on trouva un cadavre. Le 10 d'avril, le jour finissant, une voix fut entendue : « *Je suis un homme mort!* » Une jeune fille, cachée avec son amant dans de hautes bruyères, avait été témoin d'un meurtre. D'un autre côté, à demi vêtue, la veuve de Courier (c'était lui dont on avait retrouvé le cadavre), âgée de vingt-deux ans, descend la nuit parmi des personnages rustiques, comme une ombre délivrée. Les opinions de Courier à Veretz avaient réduit son intimité à des rivalités inférieures : chagrins qui n'intéressent personne, gémissements qui vont se perdre dans l'océan muet qui s'avance sur nous. Peut-être quelque grive redit-elle l'acte tragique dans les bois où Rancé avait promené ses misères. Courier avait écrit dans sa *Gazette du village* : « *Les rossignols chantent et l'hirondelle arrive.* » Enfant d'Athènes, il transmettait à ses camarades le chant du retour de l'hirondelle.

Courier, savant helléniste, esprit tumultueux, pamphlétaire à cheval, avait eu le malheur à Florence de tacher d'encre un feuillet de Longus : ensuite l'éditeur d'un passage perdu de *Daphnis et Chloé* était venu s'ensevelir dans les lieux qu'avait habités l'éditeur d'*Anacréon*.

Si les arbres sous lesquels fut tué Courier exis-

tent encore, qu'est-il resté dans ces ombrages, que reste-t-il de nous partout où nous passons? Paul-Louis Courier aurait-il cru que l'immortalité pouvait porter la haire et se rencontrer dans les larmes? Le réformateur de la Trappe a grandi à Veretz; l'auteur du *Pamphlet des pamphlets* a diminué. La vie dans sa pesanteur descendit sur un esprit qui s'était dressé pour morguer le ciel. Chose remarquable! Courier, le philosophe, a fait ses adieux au monde par les mêmes paroles que Rancé, le chrétien, avait perdues dans les bois: « Détournez de moi le calice; la ciguë est amère. »

Veretz, au milieu du XVIIIe siècle, était la possession du duc d'Aiguillon, ministre de Louis XV. Ce ministre de perdition, comme tous les hommes d'alors, y fit imprimer à cinq ou sept exemplaires le *Recueil des pièces choisies*, pages obscènes et impies de madame la princesse de Conti. Le château de Veretz fut démoli pendant la révolution, piscine de sang où se lavèrent les immoralités qui avaient souillé la France. A Veretz et à la Trappe, Rancé a laissé ses deux parts: à Veretz la légèreté, l'irréligion, les mauvaises mœurs, suivies d'une destruction complète; à la Trappe la gravité, la sainteté, la pénitence, qui ont survécu à tout.

Après la vente de Veretz, Rancé se défit de ses bénéfices; il ne se réserva qu'une retraite malsaine, pour y mourir, la Trappe. Lorsque Louis XIV prit les rênes de l'État, la France se divisa; les uns allèrent combattre l'étranger, les autres se retirèrent au désert. Trois solitudes

demeurèrent en présence: la Chartreuse, la Trappe et Port-Royal. A l'abri derrière ses guerriers et ses anachorètes, la France respira. Le XVIIIe siècle a voulu effacer Louis XIV, mais sa main s'est usée à gratter le portrait. Napoléon est venu se placer sous le dôme des Invalides pour assurer le gloire de Louis. On a eu beau faire les tableaux, les victoires de l'empire à Versailles, elles n'ont pu effacer les souvenirs des victoires du XVIIe siècle. Napoléon a seulement ramené enchaînés à Louis XIV les rois que Louis XIV avait vaincus. Bonaparte a fait son siècle; Louis a été fait par le sien: qui vivra plus longtemps de l'ouvrage du temps ou de celui d'un homme? C'est la voix du génie de toutes les sortes qui parle au tombeau de Louis; on n'entend au tombeau de Napoléon que la voix de Napoléon.

Avant de nous parler des personnages qu'elle met en scène, la Grèce nous introduit sur le théâtre de leurs actions: Prométhée enchaîné s'entretient avec l'Océan; les sept chefs devant Thèbes jurent sur un bouclier noir; les Perses pleurent à l'apparition de l'ombre de Darius; Œdipe, roi, paraît à la porte de son palais; Œdipe à Colone s'arrête près du bois des Euménides; prêt à quitter son exil, Philoctète s'écrie : « Adieu, doux » asile de ma misère!

Les écrivains de la Vie des Pères du désert, Grecs de naissance, ont été fidèles à cet ancien usage : ils nous montrent Paul, premier ermite, caché sous un palmier; Antoine, premier solitaire, s'enfermant dans un sépulcre; Pacôme, premier instituteur des cénobites, assis sur une pierre à

Thebennes. Nous n'irons pas si loin avec Rancé; nous resterons près de Versailles : à trente lieues des escaliers de marbre de l'Orangerie, qui n'étaient pas encore souillés de sang, nous trouverons les austérités de la Thébaïde; et cependant le bruit de la cour nous parviendra comme le murmure des flots du siècle.

Qu'était-ce que la Maison-Dieu lorsque Rancé s'y retira?

La Maison-Dieu s'appelle aujourd'hui *la Trappe:* Trappe, dans le patois du Perche, signifie degré, vraisemblablement de *trapan;* Notre-Dame de la Trappe veut donc dire : Notre-Dame des Degrés.

L'abbaye de la Trappe fut fondée en 1122 par Rotrou, second de ce nom, comte du Perche. Rotrou avait fait vœu, en revenant d'Angleterre, que, s'il échappait au naufrage dont il était menacé, il bâtirait une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. Le comte, miraculeusement délivré, pour conserver la mémoire de son aventure, fit donner au toit de son église votive la forme d'un vaisseau renversé. Rotrou III, fils du fondateur, acheva les bâtiments de la chapelle, qui s'était changée en monastère. Rotrou III partit pour la première croisade; il rapporta de la Palestine des reliques qui furent déposées par son fils dans la basilique nouvelle, à laquelle il ne manqua rien de l'histoire de ces temps : vœu, naufrage, pèlerinage.

Louis VII était roi de France, et saint Bernard premier abbé de Clairvaux, lorsque l'abbaye de la Trappe fut fondée. Serlon IV, abbé de Savigny,

la réunit à l'ordre de Cîteaux en 1144 : Saint-Germain des Prés se rebâtissait alors dans Paris; l'abbaye eut pour bienfaiteur Richard Hurel et ses fils, qui lui donnèrent la terre de Vastine. La Trappe fut protégée des papes Alexandre III, Clément III, Innocent III, Nicolas III, Boniface VIII, Jean XXI, Benoît XII. Saint Louis avait pris sous sa protection Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe, afin, dit la charte royale, que les religieux soient libres, paisibles, exempts de tous subsides, *sint liberi*, *quieti, exempti ab omnibus subsidiis*. Ce grand nom de saint Louis se mêle à toutes les origines de la monarchie. Saint Louis est le fondateur des monuments de l'Europe gothique, à compter de Notre-Dame de Paris jusqu'à la Sainte-Chapelle.

Par un ancien ménologe et par un relevé des tombes, on suppose dix-sept abbés depuis le premier abbé de la Trappe, dom Albode, jusqu'au cardinal Du Bellay, premier abbé commendataire, sous François Ier, en 1526.

Dom Herbert, abbé, s'étant croisé en 1212 avec Renaud de Dampierre et Simon de Montfort, fut pris par le calife d'Alep; il demeura trente ans esclave. Délivré enfin, il fonda l'abbaye des *Clairets* dans la dépendance de la Trappe. On s'arrête à l'épitaphe du seizième abbé à cause de son nom : Dom Robert *Rancé*. La *Gallia Christiana* ne fait pas mention de quelques-uns de ces derniers détails.

L'abbaye de la Trappe n'était point fortifiée à l'instar d'autres monastères de qui les abbés, comme Abbon de Paris, menaient vaillamment

les mains : aussi pendant les deux siècles que les Anglais ravagèrent la France, la Trappe fut pillée plusieurs fois, notamment dans l'année 1410.

D'après les Pouillés, l'abbaye possédait les *Terres-Rouges*, les *bois de Grimonard*, le *chemin au Chêne-de-Bérouth*, les *Bruyères*, les *Neuf-Étangs* et les ruisseaux qui en sortent. Par où passait le chemin au Chêne-de-Bérouth? D'où venait l'immortalité de ce chêne, immortalité qui ne dépassait pas son ombre? Les bruyères s'étendant vers cet horizon sont-elles les mêmes que celles mentionnées aux Pouillés? Je viens de les traverser; enfant de la Bretagne, les landes me plaisent, leur fleur d'indigence est la seule qui ne se soit pas fanée à ma boutonnière. Là s'élevait peut-être le manoir de la châtelaine; elle consuma ses jours dans les larmes, attendant son mari, qui ne revint point de la terre sainte avec l'abbé Herbert. Qui naissait, qui mourrait, qui pleurait ici? Silence! Des oiseaux au haut du ciel volent vers d'autres climats. L'œil cherche dans les restes de la forêt du Perche les campanilles abattues, il ne reste plus que quelques clochetons de chaume : bien que des *sings* annoncent encore la prière du soir, on n'entend plus à travers le brouillard retentir cette cloche nommée à Aubrac la cloche des *Perdus*, qui rappelle les errants, *errantes revoca*. Mœurs d'autrefois, vous ne renaîtrez pas, et si vous renaissiez, retrouveriez-vous le charme dont vous a parées votre poussière?

Il existe des procès-verbaux connus dans l'ordre des bénédictins sous le nom de *cartes de visite*, c'est-à-dire cartes d'inspection : la carte de visite

pour l'année 1685 est signée de Dom Dominique, abbé du Val-Richer. Elle décrit l'état de la Trappe avant la réforme de Rancé : les portes demeuraient ouvertes le jour et la nuit, et les hommes comme les femmes entraient librement dans le cloître. Le vestibule de l'entrée était si noir qu'il ressemblait beaucoup plus à une prison qu'à une Maison-Dieu. Ici il y avait une échelle attachée contre la muraille ; elle servait à monter aux étages dont les planchers étaient rompus et pourris ; on n'y marchait pas sans péril. En entrant dans le cloître, on voyait un toit devenu concave qui, à la moindre pluie, se remplissait d'eau ; les colonnes qui lui servaient d'appui étaient courbées : les parloirs servaient d'écuries.

Le réfectoire n'en avait plus que le nom. Les moines et les séculiers s'y assemblaient pour jouer à la boule lorsque la chaleur et le mauvais temps ne leur permettaient pas de jouer au dehors.

Le dortoir était abandonné ; il ne servait de retraite qu'aux oiseaux de nuit ; il était exposé à la grêle, à la pluie, à la neige et au vent ; chacun des frères se logeait comme il voulait et où il pouvait.

L'église n'était pas en meilleur état : pavés rompus, pierres dispersées, les murailles menaçaient ruine. Le clocher était près de tomber : on ne pouvait sonner les cloches qu'on ne l'ébranlât tout entier.

Il n'y avait d'autres ruisseaux à la Trappe que ceux que forment les étangs successifs qui s'élèvent avec le terrain, ni d'autres prairies que les

queues des étangs; l'air n'était supportable qu'à ceux qui cherchaient à mourir. Des vapeurs s'élevaient de cette vallée et la couvraient. « Il est » malaisé, écrit Rancé à madame de Guise, que je » me tire de mes incommodités à l'âge que j'ai et » à l'air que nous habitons; c'est à la situation » toute seule du pays qu'il s'en faut prendre. Il a » plu à Dieu de nous y mettre; il savait bien les » maux qui nous en devaient naître : qu'importe » où l'on vive, puisqu'il faut mourir! »

Dom Le Nain raconte que « les esprits impurs » faisaient leur séjour dans le monastère et se » nourrissaient des excès qui y régnaient. Ils y » habitaient par troupes, n'y ayant là personne qui » les chassât. »

Dom Felibien ajoute la vie à ces descriptions, en y faisant voir la renaissance du culte chrétien.

« On voit d'abord en entrant ces paroles de Jé- » rémie, écrites sur la porte du cloître : *Sedebit* » *solitarius et tacebit.*

» L'église n'a rien de considérable que la sain- » teté du lieu : elle est bâtie d'une manière gothi- » que et fort particulière; elle ne laisse pas d'avoir » quelque chose d'auguste et de divin ; le bout du » côté du chœur semble représenter la poupe d'un » vaisseau.

» Ce qui est digne de considération est la ma- » nière dont ces religieux font l'office; car vous » les voyez, d'une voix ferme et d'un ton grave, » chanter les louanges de Dieu. Il n'y a rien qui » touche le cœur et qui élève davantage l'esprit que » de les entendre à matines. Leur église n'étant » éclairée que d'une seule lampe, qui est devant

» le grand autel, l'obscurité, jointe au silence de » la nuit, fait que l'âme se remplit de cette onction sacrée répandue dans tous les Psaumes. Soit » qu'ils soient assis, soit qu'ils soient debout, soit » qu'ils s'agenouillent, soit qu'ils se prosternent, » c'est avec une humilité si profonde, qu'on voit » bien qu'ils sont encore plus soumis d'esprit que » de corps. »

Sur une inscription de saint Bernard, placée dans les cloîtres de la Trappe, Ducis composa ces beaux vers :

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux !
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe,
Qu'un vain bruit qui se perd ?
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert ?

Quand l'abbé de Rancé introduisait la réforme dans son abbaye, les moines eux-mêmes n'étaient plus que des ruines de religieux. Réduits au nombre de sept, ce reste de cénobites était dénaturé par l'abondance ou par le malheur. Les moines, depuis longtemps, avaient mérité des reproches. Dès le XIe siècle, Adalbéron déclare « qu'un » moine est transformé en soldat. » En Normandie, un supérieur ayant prétendu admonester ses moines, fut flagellé par eux après sa mort. Abai-

lard, qui tenta en Bretagne d'user de sévérité, se vit exposé au poison : « J'habite un pays barbare, » disait-il, dont la langue m'est inconnue; mes » promenades sont les bords d'une mer agitée, et » mes moines ne sont connus que par leur débau- » che. » Tout a changé en Bretagne, hors les vagues qui changent toujours.

Rancé courut de semblables dangers : aussitôt qu'il eut parlé de réforme, on parla de le poignarder, de l'empoisonner, ou de le jeter dans les étangs. Un gentilhomme du voisinage, M. de Saint-Louis, accourut à son secours : M. de Saint-Louis avait passé sa vie à la guerre; le roi l'estimait, M. de Turenne l'aimait. Selon Saint-Simon, « c'é- » tait un vrai guerrier, sans lettres aucunes, avec » peu d'esprit; mais un sens le plus droit et le » plus juste que j'aie vu à personne, un excellent » cœur, et une droiture, une franchise et une fidé- » lité admirables (1). » Rancé refusa la généreuse assistance, disant que les apôtres avaient établi l'Evangile malgré les puissances de la terre, et qu'après tout le plus grand bonheur était de mourir pour la justice.

L'abbé menaça ses religieux d'informer le roi de leur déréglement : ce nom du roi avait pénétré au fond des plus obscures retraites.

Jusqu'alors nous n'avions senti que le despotisme irrégulier des rois qui marchaient à regret avec des libertés publiques, ouvrages des états généraux, et exécutées par les parlements; mais la France n'avait point encore obéi à ce grand des-

(1) Saint-Simon, tome V, p. 131.

potisme qui imposait l'ordre sans permettre d'en discuter les principes. Sous Louis XIV, la liberté ne fut plus que le despotisme des lois, au-dessus desquelles s'élevait, comme régulateur, l'inviolable arbitraire. Cette liberté esclave avait quelques avantages : ce qu'on perdait en franchises dans l'intérieur, on le gagnait au dehors en dominations : le Français était enchaîné, la France libre.

Les moines donnèrent à regret leur consentement à la réforme. Un contrat fut passé : 400 livres de pension furent accordées à chacun des sept demeurants, avec permission de rester dans l'enceinte de l'abbaye ou de se retirer ailleurs; le contrat mutuel fut homologué au parlement de Paris, le 6 février 1663.

Rancé était toujours perplexe sur lui-même. Deux frères de l'Étroite-Observance, appelés de Perseigne, arrivèrent et prirent possession de la Trappe.

Un accident survenu le 1er novembre 1662 contribua à fixer la résolution de Rancé. Sa chambre, dans le monastère qu'il avait achevé de réparer, s'écroula et pensa l'écraser : « Voilà, s'écrie-t-il, » ce que c'est que la vie! » Il se retira aussitôt dans un coin de l'église. Il entendit chanter le psaume : *Qui confidunt in Domino.* Frappé d'une lumière soudaine, il se dit : « Pourquoi craindrais-je de m'engager dans la profession monastique? » Les difficultés de son esprit s'évanouirent.

Il partit pour Paris, afin de demander au roi la permission de tenir en règle l'abbaye de la Trappe.

Quelques hommes saints essayèrent de le détourner de sa résolution ; mais il dit à l'abbé de Prières, vicaire général de l'Étroite-Observance : « Je ne » vois point d'autre porte à laquelle je puisse » frapper pour retourner à Dieu que celle du cloî- » tre ; je n'ai d'autre ressource, après tant de dés- » ordres, que de me revêtir d'un sac et d'un cilice » en repassant mes jours dans l'amertume de mon » cœur. »

L'abbé lui répondit : « Je ne sais, monsieur, si » vous comprenez bien ce que vous demandez : » *nescis quid petis*. Vous êtes prêtre, docteur de » Sorbonne, d'ailleurs homme de condition; nourri » dans la délicatesse et dans le luxe, vous êtes » accoutumé à avoir grand train et à faire bonne » chère ; vous êtes en passe d'être évêque au pre- » mier jour; votre tempérament est extrêmement » faible, et vous demandez d'être moine, qui est » l'état le plus abject de l'Église, le plus pénitent, » le plus caché et même le plus méprisé. Il vous » faudra dorénavant vivre dans les larmes, dans les » travaux, dans la retraite, et n'étudier que Jésus » crucifié. Pensez-y sérieusement. » Alors l'abbé de Rancé répondit : « Il est vrai, je suis prêtre; » mais j'ai vécu jusqu'ici d'une manière indigne » de mon caractère ; je suis docteur, mais je ne » sais pas l'alphabet du christianisme ; je fais » quelque figure dans le monde, mais j'ai été » semblable à ces bornes qui montrent les che- » mins aux voyageurs et qui ne se remuent ja- » mais. »

L'abbé de Prières fut vaincu.

Dans quelques lettres qu'a bien voulu me com-

muniquer M. Cousin, Rancé fait l'histoire des combats qu'il eut à soutenir à cette époque. Les quatre premières s'étendent de l'an 1661 à l'an 1664; elles sont écrites à l'évêque d'Aleth.

« Je ne puis comprendre, dit-il, que j'aie la » hardiesse d'entreprendre une profession qui ne » veut que des âmes détachées, et que, mes pas- » sions étant aussi vivantes en moi qu'elles sont, » j'ose entrer dans un état d'une véritable mort. » Je vous conjure, monseigneur, de demander à » Dieu ma conversion dans une conjoncture qui » doit être la décision de mon éternité, et qu'après » avoir violé tant de fois les vœux de mon bap- » tême, il me donne la grâce de garder ceux que » je lui vais faire, qui en sont comme un renou- » vellement, avec tant de fidélité, que je répare » en quelque manière les égarements de ma vie » passée. »

Rancé écrivait à ses amis, le 13 avril 1663 : « Je suis persuadé que vous serez surpris quand » vous saurez la résolution que j'ai formée de » donner le reste de ma vie à la pénitence. Si je » n'étais retenu par le poids de mes péchés, plu- » sieurs siècles de la vie que je veux embrasser ne » pourraient satisfaire pour un moment de celle » que j'ai passée dans le monde. »

L'abbé de Prières s'employa principalement auprès de la reine mère, afin d'obtenir du roi pour que Rancé pût tenir son abbaye en règle. Louis XIV agréa la requête, mais à la condition qu'à la mort de cet abbé régulier, la Trappe retournerait en commende. Le roi tenait aux traités de sa race. Le brevet fut expédié le 10 mai 1663,

et envoyé à Rome pour être confirmé de Sa Sainteté. L'évêque de Comminges, ayant su que Rancé était à l'institution à Perseigne pour commencer son noviciat, l'alla trouver, et lui dit qu'il craignait que, dans son ardeur, il n'allât si loin que personne ne le pourrait suivre. L'abbé répliqua qu'il se modérerait, et il trompa l'évêque : conversation entre deux soldats; l'un a appris à mesurer le péril, l'autre ne l'a jamais calculé.

En 1662, Rancé était allé visiter la Trappe, et jeter un coup d'œil sur la solitude éternelle qu'il devait habiter. Il avait vu les étangs qui se retirent et s'élèvent en montant dans l'ancienne forêt du Perche, et dont plusieurs sont aujourd'hui supprimés. Il avait vu partout ces grandes feuilles solitaires qui flottaient sur les eaux comme un plancher, et à travers lesquelles les oiseaux aquatiques faisaient entendre quelques cris. Il hésita entre cette profonde retraite et son prieuré de Boulogne, qui lui plaisait, parce qu'il était dans des bois assez voisins de la mer; mais enfin il se décida pour la Trappe, à cause de certaine affinité secrète entre les solitudes de la religion et les solitudes de son passé. Il appela auprès de lui l'abbé Barbery.

Rancé, dans ces jours-là, écrivait à M. l'évêque d'Aleth : « Comme les choses que je quitte et ma » séparation des embarras extérieurs sont les » moindres attachements de ma vie, que je ne » puis me défaire de moi-même, puisque je me » trouve partout aussi misérable que je l'ai tou» jours été, je vous supplie de demander à Dieu » ma conversion. »

L'évêque d'Aleth, nous l'avons vu, n'était pas un guide sûr. Dans la confusion des doctrines du temps, l'ami sur le bras duquel vous vous souteniez prenait au premier détour une autre route, et vous laissait là.

Rancé, sentant qu'il était environné de chancelants compagnons, se décida : il sortit des rangs, rompit la ligne; déserteur d'une armée qui ne le suivait pas, il alla droit de Paris à Perseigne apprendre la nouvelle profession qu'il s'était promis d'embrasser. L'abbé de Perseigne le reçut avec joie, mais avec tremblement. Au bout de cinq mois de noviciat, il se déclara chez Rancé une maladie dont il parle dans ses lettres, maladie d'autant plus dangereuse qu'elle avait été longtemps dissimulée. Les médecins le condamnèrent s'il ne quittait la vie monastique; l'abbé s'obstina, se fit transporter à la Trappe et guérit. Retourné à Perseigne, il écrivit à l'évêque d'Aleth : « Le » temps de mes épreuves est près de finir : mon » cœur n'en est pas moins rempli de misères. Je » ne puis comprendre que j'aie la hardiesse de » prendre une profession qui ne veut que des âmes » détachées, et que, mes passions étant aussi vi- » vantes en moi qu'elles le sont, j'ose entrer dans » un état d'une véritable mort. »

Il fit un adieu général au monde. D'une course nouvelle, il s'élança après le Fils de Dieu, et ne s'arrêta qu'à la croix.

On l'employa utilement pour son ordre pendant son noviciat. La réforme avait été établie au monastère de Champagne. Les moines résistaient; la noblesse appuyait les moines : l'esprit frondeur

n'était pas encore éteint : restait à rendre l'arrière-faix de la discorde. Ce moment de péril interrompit le noviciat de Rancé : on le fit courir au secours de l'Étroite-Observance. Vingt-cinq gentilshommes, conduits par le marquis de Vassé, sous prétexte d'une partie de chasse, se présentèrent à une abbaye dans le dessein d'en expulser le parti des réformés. Rancé arrivait; il leur demanda ce qu'ils voulaient : il fut reconnu par Vassé, auquel il avait rendu jadis un important service. Vassé courut à lui, l'embrassa, et consentit à laisser en paix les religieux.

Revenu à Perseigne, le prieur parla d'envoyer en Touraine l'abbé, dont le noviciat n'était pas encore achevé. Le postulant s'y refusa, disant que cette tournée l'exposerait à des *périls*. L'historien se sert deux fois de ce mot sans le comprendre : l'explication est que Veretz, tout vendu qu'il était, barrait le chemin; les périls qui menaçaient Rancé étaient des souvenirs. Étonné de la résistance, le prieur manda à l'abbé de Prières que le nouveau moine lui paraissait un homme attaché à son sens. L'abbé de Prières voulut parler à Rancé; celui-ci alla le trouver à quatre lieues de Paris : le grand conspirateur de solitude le charma; car l'abbé Le Bouthillier avait des bienséances difficiles à distinguer de la véritable humilité : un éclair de la vie passée de l'homme du monde plongeait dans les rudesses de la Foi.

Avant de prononcer ses vœux à Perseigne, Rancé retourna à la Trappe : il y lut son testament; il donne ce qui lui reste à son monastère. Il s'accuse d'avoir été, par son insouciance, la

cause d'un grand nombre de malversations; il déclare parler sans exagération et sans excès; il proteste que sa confession est aussi sincère que s'il était devant le tribunal de Jésus-Christ; il abandonne à ses frères tous ses meubles; il leur remet particulièrement ses livres. « Si, par des » événements qu'on ne peut prévoir, dit-il, la ré» forme cessait d'être à la Trappe, je donne ma » bibliothèque à l'Hôtel-Dieu de Paris pour être » vendue au profit des pauvres et des malades. »

Rancé a l'air d'avoir un pressentiment des malheurs qui fondirent un siècle et demi plus tard sur son abbaye. Il laissa sa bibliothèque à ses religieux, lui qui ne voulait pas qu'un moine s'occupât d'études !

Ici on aperçoit madame de Montbazon pour la dernière fois. Astre du soir, charmant et funeste, qui va pour toujours descendre sous l'horizon. Aux dires de dom Gervaise, Rancé avait nombre de lettres de cette femme et deux portraits d'elle : l'un la représentait telle qu'elle était à son mariage, l'autre telle qu'elle était au moment où elle devint veuve. Ces secrets d'amour étaient confiés à la garde de la religion. La mère Louise avait, pour surveiller ces dépôts, la faiblesse et la force nécessaires, l'indulgence d'une femme qui a failli et le courage d'une femme qui se repent. Le matin même de ses vœux, Rancé écrivit à Tours pour donner l'ordre de jeter les lettres au feu et pour faire renvoyer les portraits à M. de Soubise, fils de madame de Montbazon (1).

(1) Dom Gervaise, etc.

Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien; mais avec les souvenirs! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité dans l'homme.

Une autre lettre écrite à la mère Louise, le 14 juin 1664, porte : « J'attends avec une humble » patience l'heureux moment qui doit m'immoler » pour toujours à la justice de Dieu. Tous mes » moments sont employés à me préparer à cette » grande action. Je n'apprends rien davantage, » sinon que l'odeur de mon sacrifice ne soit pas » agréable à Dieu; car il ne suffit pas de se don- » ner, et vous savez que le feu du ciel ne descen- » dait point sur le sacrifice de ce malheureux qui » offrait à Dieu des victimes qui ne lui étaient » point agréables. »

On n'a jamais fait attention à cette plainte, qui sort du cœur de Rancé comme de ces boîtes harmonieuses faites dans les montagnes, *qui répètent* le même son; cette plainte n'indique point son objet, elle se confond avec les accusations dont le souffrant charge la vie. Résolu de s'ensevelir à la Trappe, Rancé fit d'abord un voyage à son prieuré de Boulogne, parce qu'il était au milieu des bois et qu'on y découvrait la mer, dernière image du monde; puis il partit pour la Trappe pour s'ensevelir au milieu de ces jardins solitaires, comme jadis les souverains de Babylone.

Les expéditions de la cour de Rome pour tenir en règle l'abbaye de la Trappe arrivèrent. Rancé aurait voulu se régénérer avec dom Bernier, ancien religieux de la Trappe mal vivant jusqu'alors, et

enfin touché de la grâce; mais dom Bernier ne fut prêt que quatre mois plus tard. Le 26 juin 1664, Rancé fit profession, entre les mains de dom Michel de Guiton, commissaire de l'abbé de Prières, vicaire général, avec deux autres novices, dont l'un, appelé Antoine, avait été domestique de Rancé. De serviteur qu'il était, Antoine devint l'égal de son maître dans les aplanissements du ciel. Quatre jours après, Pierre Felibien prit, au nom de l'abbé de Rancé, possession de l'abbaye de la Trappe en qualité d'abbé régulier. Rancé reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque irlandais d'Arda assisté de l'abbé de Saint-Martin de Séez. L'abbé de la Trappe se rendit dès le lendemain à son monastère. Et pourtant il écrivait à un de ses amis : « Ma disposition n'est » qu'une pure résignation à la Providence. Priez » pour moi. »

Ce premier séjour de Rancé à la Trappe ne fut pas long. Il faisait réparer de tous les côtés l'abbaye; mais tandis qu'il donnait des règlements nouveaux pour le chœur et la prière, que les charpentiers et les maçons s'empressaient, il fut appelé à Paris à l'assemblée générale des communautés régularisées. Ce jeune homme, naguère si dépendant de l'opinion du monde, se rendit au lieu de la réunion dans une charrette, comme un mendiant; affectation dont il ne put débarrasser sa vie. L'assemblée le nomma pour aller en cour de Rome plaider la cause de la réforme. Avant son départ, il s'aboucha avec le cardinal de Retz, qui s'était avancé jusqu'à Commercy. Ensuite Rancé retourna quelques jours à la Trappe. Il s'occupait

comme un humble frère. Il disait : « Sommes-
» nous moins pécheurs que les premiers religieux
» de Cîteaux? Avons-nous moins besoin de péni-
» tence? » On lui représentait que, plus faibles, on ne pouvait plus pratiquer les mêmes austérités : « Dites, répondait-il, que nous avons moins de
» zèle. » D'un consentement unanime les religieux se privèrent de l'usage du vin et de celui du poisson ; ils s'interdirent la viande et les œufs. Ils s'introduisit une manière honnête de parler et d'agir les uns avec les autres ; ils respectaient en eux l'homme racheté, s'ils méprisaient l'homme tombé.

Dans la distribution du travail, une portion d'un terrain inculte était échue à Rancé : au premier coup de bêche il rencontra quelque *chose* de dur : c'étaient d'anciennes pièces d'or d'Angleterre. Il y en avait soixante, chacune valant 7 francs : ce fut un coup de Providence pour aider Rancé à faire son voyage. Ayant convoqué ses moines, il leur fit ses adieux : « J'ai à peine le temps,
» leur dit-il, de vous remettre devant les yeux
» cette parole de saint Bernard : *Mon fils, si vous*
» *saviez quelles sont les obligations d'un moine,*
» *vous ne mangeriez pas une bouchée de pain*
» *sans l'arroser de vos larmes.* » Puis il ajouta :
« Je prie Dieu d'avoir pitié de vous comme de moi.
» S'il nous sépare dans le temps, qu'il nous réu-
» nisse dans l'éternité. »

Les religieux se prosternèrent pour demander à Dieu la conservation de leur abbé.

Le nouveau Tobie partit pour Ninive : il n'allait pas épouser la fille de Raguel ; la fille de Raguel

n'était plus. Le voyageur qui accompagnait Rancé n'était pas Raphaël, mais l'Esprit de la pénitence; cet esprit ne se mettait pas en route pour réclamer de l'argent, mais la misère. Lorsqu'on erre à travers les saintes et impérissables Écritures où manquent la mesure et le temps, on n'est frappé que du bruit de la chute de quelque chose qui tombe de l'éternité.

Le grand expiateur avait retrouvé à Chalons-sur-Saône l'abbé du Val-Richer, son compagnon désigné de voyage. A Lyon il baisa la boîte qui renfermait le cœur de saint François de Sales. Il traversa les Alpes et arriva à Turin : il n'y vit point le saint suaire. A Milan le tombeau de saint Charles Borromée l'appela : heureux les morts quand ils sont saints! ils retrouvent leur matin dans le ciel. Sainte Catherine à Bologne attira la vénération de Rancé; c'était là les antiquités qu'il cherchait; il faisait consister sa repentance à ne rien voir : ses yeux étaient fermés à ces ruines dont l'abbé de La Mennais nous fait une peinture admirable :

« De superbes palais, dit-il, se dégradent d'an-
» nées en années, montrant encore, à travers leurs
» élégantes fenêtres ouvertes à la pluie et à tous
» les vents, les vestiges d'un faste que rien ne rap-
» pelle dans nos chétives constructions modernes,
» d'un luxe grandiose et délicat dont les arts di-
» vers avaient à l'envi réalisé les merveilles. La
» nature, qui ne vieillit jamais, s'empare peu à peu
» de ces somptueuses villas, œuvres altières de
» l'homme et fragiles comme lui. Nous avons vu
» des colombes nicher sur les corniches d'une

» salle peinte par Raphaël, le câprier sauvage en-
» foncer ses racines entre les marbres déjoints,
» et le lichen les recouvrir de ses larges plaques
» vertes et blanches. »

A Florence le pèlerin ne s'enquit point de Dante et de Michel-Ange : quand, à mon tour, j'ai cheminé parmi ces débris, j'étais interdit. Rancé reçut des honneurs de la duchesse de Toscane. On regrette qu'il ne se soit pas arrêté plus loin au vallon d'Egérie : il aurait pu mener des lémures de femmes, saluer Néère et Hostia là où tant de femmes avaient passé. Enfin il entra dans la ville des saints apôtres. O Rome, te voilà donc encore ! Est-ce ta dernière apparition ? Malheur à l'âge pour qui la nature a perdu ses félicités ! Des pays enchantés où rien ne vous attend sont arides : quelles aimables ombres verrais-je dans les temps à venir ? Fi ! des nuages qui volent sur une tête blanchie.

Rancé était arrivé le 16 novembre 1664, six semaines après l'abbé de Cîteaux accouru pour combattre l'Étroite-Observance. Il fut appelé à l'audience du pape le 2 de décembre 1664, à Monte-Cavallo. Le pape l'accueillit par ces paroles : *Adventus vester non solum gratus est nobis, sed expectavimus eum.* « Votre venue ne nous est pas seulement agréable, mais nous l'attendions. » Sa Sainteté reçut avec respect des lettres de la reine mère, de Mademoiselle, du prince de Conti et de madame de Longueville, dont les signatures étaient en contraste avec les vertus actuelles de Rancé : on comptait à Rome non les mœurs, mais les rangs. Dans sa harangue latine, Rancé dit au

pape Alexandre VII : « Très-saint père, sorti des » monastères où nos péchés nous ont obligé de » nous retirer, nous venons écouter Votre Sainteté » comme l'oracle par lequel le Seigneur veut nous » faire connaître ses volontés. »

Cette soumission ne rassura pas tellement le pape que Rancé ne se crût obligé de s'expliquer : « Les pères de la Trappe, dit-il, n'avaient pas » prétendu se soustraire à la juridiction ecclésias- » tique, pour aller devant les tribunaux sécu- » liers. » Point délicat par lequel Rancé sut déterminer ensuite en sa faveur les décisions de Louis XIV. Il fut résolu que Sa Sainteté commettrait l'examen de l'Étroite-Observance au jugement d'une congrégation de cardinaux. Rancé se retira satisfait ; il écrivit en tombant dans l'illusion qu'on éprouve au Vatican : « Je fus auprès de Sa Sain- » teté une heure et demie, on ne pourrait attendre » plus de marques de benignité et de bonté que » Sa Sainteté n'en fit paraître. »

Rancé alla voir le père Bona qui, devenu cardinal, lui conserva de l'amitié. Des commissaires furent nommés par le pape pour étudier l'affaire. La fureur d'être pauvre et de disparaître, semblait à Rome les Petites-Maisons ouvertes. On instruisit Rancé qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il désirait, que manger de la viande ou de n'en pas manger, était jugé chose indifférente pour la gloire de Dieu. Au commencement de l'année 1665, Rancé apprit que les décisions des cardinaux ne lui seraient pas favorables et que des lettres venues de France lui faisaient tort : il se présenta au Vatican où l'on bénit la ville et le monde, et où il ne fut point bénit.

L'affaire pour laquelle Rancé était venu ne plaisait point : vivre comme un mendiant déplaisait à la pourpre romaine. D'un autre côté, les ordres monastiques de la commune observance refusaient de s'amender; on traitait les réformateurs d'hommes singuliers, voisins du schisme; la règle étroite ne trouva parmi les grandes congrégations de Rome que la voix de quelques moines inconnus d'une vallée du Perche. En vain Rancé fut protégé par Anne d'Autriche, la perspicacité italienne voyait que la mère de Louis XIV se mourait; or, à Rome, la tombe, toute souveraine qu'elle est, n'a aucun crédit. Alors Rancé, voyant sa cause perdue, se remit en route pour la Trappe. A peine fut-il sorti de Rome que son entreprise fut surnommée *une furie française, una furia francese,* comme on appelle notre courage. En arrivant à Lyon il se hâta d'écrire :

« Tous mes proches commencent à être d'un » même sentiment sur mon sujet, et j'ai reçu hier » une lettre qui vous surprendrait si vous l'aviez » vue. Mon départ fit pourtant quitter Rome à » M. de Cîteaux, qui nous était un très-grand » obstacle, lequel, croyant me devoir suivre en » France, sursit dans l'esprit de nos juges les » desseins qu'ils avaient sur notre affaire. »

L'abbé de Prières, ayant appris l'arrivée de Rancé, lui manda, le 24 février 1665, de retourner en Italie. Bien que Rancé fût persuadé de l'inutilité de ce second voyage, il obéit. Une personne inconnue voulut faire accepter à Rancé une bourse où il y avait quarante louis, Rancé n'en prit que quatorze.

L'Apennin revit sur ses sommets ce voyageur qui n'écrivait ni ne faisait de journal. A Monte-Luco, parmi des bois d'yeuses, Rancé put apercevoir des ermitages blancs déjà habités de son temps, et où le comte Potoski s'est depuis caché. Rancé portait avec lui une chère remembrance, mais c'était la première fois qu'il voyageait : il n'avait pas été dix-sept ans, comme Camoëns, exilé au bout de la terre, ainsi que le raconte si bien M. Magnin ; il ne pouvait pas dire sur un vaisseau, en présence des rochers de Bab-el-Mandeb : « Madame, je demande de vos nouvelles aux vents » qui viennent de la contrée que vous habitez, aux » oiseaux qui vous ont vue. » Le souffle de la religion et la voix des anges ne laissaient arriver jusqu'à Rancé que des souvenirs expiatoires. Le soldat de la nouvelle légion chrétienne rentra le 2 d'avril 1665, à ce camp vide des prétoriens, où l'on ne voit plus que des martres et la fumeterre des chèvres qui tremble sur les murs. « Rome, dit » Montaigne, seule ville commune et universelle ! » Pour être des princes de cet État, il ne faut » qu'être de chrestienté. Il n'est lieu ici-bas que le » ciel ait embrassé avec telle influence de faveur » et telle constance : sa ruine même est glorieuse » et enflée. »

Rancé monta au Vatican ; il parcourut inutilement le grand escalier désert foulé par tant de pas effacés, d'où descendirent tant de fois les destinées du monde. Il adressa une supplique aux cardinaux. Un d'entre eux s'emporta : les réclamations de l'indigence le mettaient en colère. L'abbé de Rancé répondit : « Ce n'est point la passion, monsei-

» gneur, qui me fait parler; c'est la justice. »

« Ce grand homme, dit Pierre Le Nain, traitait » les affaires à la façon des anges, avec la paix de » son cœur et une parfaite soumission aux ordres » du ciel. »

Lorsque Rancé parut à Rome en 1664 et qu'il y revint au mois d'avril 1665, Alexandre VII, Fabio Chigi, occupait la tiare. On recherchait encore les traces de l'ambition de dona Olympia sous Innocent X, comme on visite les dégâts d'un siége levé. Il n'est resté des Pamphili que la villa de ce nom. « Quant à Alexandre VII, dit le cardinal de Retz, » il se communiquait peu; mais ce peu qu'il se » communiquait était mesuré et sage, *savio col* » *silenttio.* »

Dans d'autres courses à Rome, le cardinal de Retz trouva qu'il s'était trompé, et que Chigi n'était pas grand'chose. Après l'élection de Chigi, Barillon avait dit au coadjuteur : « Je suis résolu » de compter les carrosses pour en rendre ce soir » un compte exact à M. de Lionne : il ne faut pas » épargner cette joie au cocu. » Tels étaient le langage, la politique et les mœurs que Rancé rencontra au tombeau des saints apôtres. Innocent X avait condamné les cinq propositions; Alexandre VII changea quelques mots au *Formulaire.* Ces changements furent agréés par Louis XIV; mais en même temps, pour réparation d'une insulte faite au duc de Créqui, il exigea qu'une pyramide fût élevée devant l'ancien corps de garde des Corses, pyramide qui ne fut abattue que sous Clément IX. Alexandre VII canonisa saint François de Sales, créa une nouvelle biblio-

thèque, et s'occupa lui-même de lettres. On a de lui un volume de poésie intitulé : *Philomati Musæ juveniles*, seul rapport qu'il eut avec l'éditeur des œuvres d'Anacréon, si ce n'est le cercueil qu'il fit mettre sous son lit le jour de son exaltation au pontificat.

Pendant le voyage de Rancé à Lyon, le cardinal de Retz était revenu à Rome. Il reçut bien son ami le converti, et le força d'accepter chez lui un logement. Rancé ne tira aucun fruit du passage du coadjuteur à Rome, si ce n'est quelques audiences inutiles qu'il lui fit obtenir du pape. Le rôle actif du chef de la Fronde était fini : il y a un terme à tout ce qui n'est pas de la grande nature humaine.

Le cardinal de Retz était petit, noir, laid, maladroit de ses mains; il ne savait pas se *boutonner*. La duchesse de Nemours confirme ce portrait de Tallemant des Réaux : « Le coadjuteur vint, dit-» elle, en habit déguisé voir le cardinal Mazarin. » M. le Prince, qui sut cette visite, en parla au » cardinal, lequel lui tourna fort ridiculement et » le coadjuteur, et son habit de cavalier, et ses » plumes blanches et ses jambes tortues; et il » ajouta encore à tout le ridicule qu'on lui donna » que s'il revenait une seconde fois déguisé, il » l'en avertirait, afin qu'il se cachât pour le voir » et que cela le ferait rire. »

Les portraits du cardinal de Retz n'offrent pas ces difformités : dans l'air du visage il a quelque chose d'arrogant de M. de Talleyrand, mais de plus intelligent et de plus décidé que l'évêque d'Autun.

Né à Montmirail au mois d'octobre 1614 d'une famille florentine qui conseilla la Saint-Barthélemy, le cardinal ne montra pas les vertus que tâcha de lui inspirer saint Vincent de Paule, son précepteur : l'homme du bien, en ces temps-là, touchait à l'homme du mal, et il restait dans celui-ci quelque impression de la main qui l'avait modelé. Retz écrivit la *Conjuration de Fiesque*, ce qui fit dire au cardinal de Richelieu : « Voilà un » dangereux esprit. » La pourpre romaine avait cela d'avantageux qu'elle créait un homme indépendant au milieu des cours. Retz professait du respect pour quiconque avait été chef de parti, parce qu'il avait honoré ce nom dans les *Vies* de Plutarque : l'antiquité a longtemps gâté la France. Il disait qu'à son âge César avait six fois plus de dettes que lui : après cela il fallait conquérir le monde, et Retz conquit Broussel, une douzaine de bourgeois, et fut au moment d'être *étranglé* entre deux portes par le duc de La Rochefoucauld.

Retz, à son début, aima sa cousine, mademoiselle de Retz : elle montrait, dit-il, tout ce que la *morbidezza* a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant.

Suspect à Richelieu, ayant eu l'audace de mugueter ses femmes, le lovelace tortu et batailleur fut obligé de s'enfuir. Il alla à Venise, où il pensa se faire assassiner pour la signora Vendranina ; il erra dans la Lombardie, se rendit à Rome, discuta à la Sapience, eut une querelle avec le prince de Schomberg, et revint en France. Ses mésintelligences avec le cardinal de Richelieu continuèrent à propos de madame de La Meilleraie. Il

lui passa par la tête de hasarder un assassinat sur le cardinal; mais il sentit *ce qui pouvait être une peur*. Bassompierre, prisonnier à la Bastille, l'engagea avec des intrigants. La bataille de la Marfée eut lieu; le comte de Soissons la gagna et fut tué. Cette mort contribua à fixer le cardinal de Retz dans la profession ecclésiastique. Une dispute commencée avec un ministre protestant lui acquit quelque renom. Il se lia avec mademoiselle de Vendôme par l'aventure où il rivalisa de courage avec M. de Turenne contre des capucins qui se baignaient à Neuilly : les conditions peu morales de cette liaison sont rapportées dans les *Mémoires*. Enfin, en vertu des protections de ces temps, il fut nommé coadjuteur de Paris, dont son oncle, M. de Gondy, occupait le siége.

Vint la Fronde. Mazarin finit par enfermer le coadjuteur au château de Vincennes; de là transféré au château de Nantes, il s'en évada : quatre gentilshommes l'attendaient au bas de la tour, dont il se laissa dévaler. Caché dans une meule de foin, mené à Beaupréau par M. et madame de Brissac, il fut transporté à Saint-Sébastien en Espagne, sur une balandre de la Loire. Il vit à Saragosse un prêtre qui se promenait seul, parce qu'il avait enterré son dernier paroissien pestiféré. A Valence, les orangers formaient les palissades des grands chemins. Retz respirait l'air qu'avait respiré Vannozia. Embarqué pour l'Italie, à Maïorque le vice-roi le reçut : il entendit des filles pieuses à la grille d'un couvent, troupe de longues cigognes blanches qui chantaient. Après trois jours il traversa le canal de la Corse, alors

inconnu, aujourd'hui fameux. Il arriva à Porto-Longone; il se rendit à Porto-Ferraïo, qui plus tard reçut Bonaparte, homme d'un autre monde, changé d'empire, jamais détrôné. Enfin il prit terre à Piombino, et poursuivit sa route vers Rome.

Un conclave s'ouvrit en 1655 par la mort d'Innocent X. Le cardinal de Retz s'attacha à l'escadron volant ; Chigi fut élu sous le nom d'Alexandre VII. Retz fit courir le bruit qu'il avait contribué à l'élection : Joly, son secrétaire, assure qu'il n'en fut rien.

Retz se retira à Besançon, séjourna à Constance, à Ulm, à Augsbourg, à Francfort, s'en prenant dans les cabarets jusqu'aux servantes ; puis il se cacha en Hollande avec une maladie : il alla *voir* en Angleterre Charles II, dont il avait *secouru* la mère pendant la Fronde.

Mazarin mourut le 9 mars 1661. Rentré en France, Retz entreprit deux ouvrages : *l'un*, sa généalogie (insipidité du temps : on compte ses aïeux lorsqu'on ne compte plus) ; l'autre, une histoire latine des troubles de la Fronde, de même que Sylla écrivit en grec ses proscriptions. Le cardinal vint saluer le roi à Fontainebleau. Reçu avec froideur, les jeunes gens se demandaient comment cet avorton avait jamais pu être quelque chose : ils n'avaient pas vu Couthon. Alors commença, ou plutôt se renoua, la liaison du cardinal et de madame de Sévigné.

Celle-ci, dont on a publié peut-être trop de lettres, ne pouvait se garantir de la raillerie, même envers les gens qu'elle croyait aimer : elle appelait le cardinal de Retz le *héros du bréviaire*.

Le cardinal lui mandait de Saint-Denis, en 1649, qu'il s'ennuierait fort sans l'espoir qu'*elle lui passerait par les mains au sac de Paris.* Madame de Sévigné annonce, nombre d'années après, au vieil acrobate mitré, que Molière lui lira, à lui, *Trissotin,* et que Despréaux lui fera connaître son *Lutrin.* Elle parle du *bon cardinal;* elle nous apprend qu'il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor, qu'il donnera son image à madame de Grignan, laquelle ne s'en souciait pas du tout. Madame de Sévigné se promène comme une bonne avec le malade; elle insiste pour que sa fille accepte une cassolette de lui, et sa fille la refuse avec dédain. Mais à mesure que l'on approche de la fin du cardinal, l'admiration de madame de Sévigné baisse, parce que ses espérances diminuent. Légère d'esprit, inimitable de talent, positive de conduite, calculée dans ses affaires, elle ne perdait de vue aucun intérêt, et elle avait été dupe des intentions testamentaires qu'elle supposait au coadjuteur.

Joly, la duchesse de Nemours, La Rochefoucauld, madame de Sévigné, le président Hénault et cent autres, ont écrit du cardinal de Retz : c'est l'idole des mauvais sujets. Il représentait son temps dont il était à la fois l'objet et le réflecteur. De l'esprit comme homme, du talent comme écrivain (et c'était là sa vraie supériorité) l'ont fait prendre pour un personnage de génie. Encore faut-il remarquer qu'en qualité d'écrivain il était court comme dans tout le reste : au bout des trois quarts du premier volume de ses *Mémoires,* il expire en entrant dans la raison et devient ennuyeux. Quant

à ses actions politiques, il avait derrière lui la puissance du parlement, une partie de la cour et la faction populaire, et il ne vainquit rien. Devant lui il n'avait qu'un prêtre étranger, méprisé, haï, et il ne le renversa pas : le moindre de nos révolutionnaires eût brisé dans une heure ce qui arrêta Retz toute sa vie. Ce prétendu homme d'État ne fut qu'un homme de trouble. Celui qui joua le le grand rôle, était Mazarin : il brava les orages enveloppé dans la pourpre romaine : obligé de se retirer en face de la haine publique, il revint par la passion fidèle d'une femme, et nous amenant Louis XIV par la main.

Le coadjuteur finit ses jours en silence, vieux réveille-matin détraqué. Réduit à lui-même et privé des événements, il se montra inoffensif : *non* qu'il subît une de ces métamorphoses avant-coureurs du dernier départ, mais parce qu'il avait la faculté de changer de forme comme *certains* scarabées vénéneux. Privé du sens moral, cette privation était sa force. Sous le rapport de l'argent il fut noble ; il paya les dettes de sa royauté de la rue, par la seule raison qu'il s'appelait *M. de Retz*. Peu lui importait du reste sa personne : ne s'est-il pas exposé lui-même au coin de la borne ? On le pressait de dicter ses aventures, et le romancier transformé en politique les adresse à une femme sans nom, chimère de ses corruptions idéalisées : « Madame, quelque répugnance que je puisse » avoir à vous donner l'histoire de ma vie, néan- » moins, comme vous me l'avez demandée, je vous » obéis. »

N'ayant plus où se prendre, il s'était fait le

familier de Dieu, comme en sa jeunesse il avait serré la main des quarteniers de Paris. Il passait ses jours aux églises; on prêtait l'oreille pour ouïr son cri du fond de l'abîme, pour pleurer aux Psaumes de la pénitence ou aux versets du *Miserere*, et l'on écoutait en vain. Les sépulcres, les images du Christ, ne l'enseignaient pas : uniquement épris de sa personne, il ne se rappelait que le rôle qu'il avait joué, sans s'embarrasser de sa vie morale. Il inspectait les lambeaux de ce qu'il fut pour se reconnaître; il éventait ses iniquités, afin de se former une idée semblable de lui-même; puis il venait écrire les scandales de ses souvenirs. En l'exhumant de ses *Mémoires*, on a trouvé un mort enterré vivant qui s'était dévoré dans son cercueil.

Joueur jusqu'à la fin, ne lui vint-il pas dans l'esprit de se retirer à la Trappe, et d'écrire ses Mémoires sur la table où Rancé écrivait ses Maximes! Rancé fut obligé d'aller à Commercy pour détourner le cardinal de son pieux dessein. Bossuet s'était malheureusement écrié : « Le coad» juteur menace Mazarin de ses tristes et intré» pides regards. » Les grands génies doivent peser leurs paroles; elles restent, et c'est une beauté irréparable.

Homme de beaucoup d'esprit, mais prélat sans jugement et évêque sacrilége, Retz contraria l'avenir de Dieu : il ne se douta jamais qu'il y eût plus de gloire dans un chapelet récité avec foi que dans tous les hauts et les bas de la destinée. Esprit aux maximes propres à des brouilleries plutôt qu'à des révolutions, il essaya la Fronde à Saint-

Jean de Latran, se croyant toujours dans la *Cour des Miracles*. Indifférent et mélancolieux, cet Italien francisé se trouva sur le pavé lorsque Louis XIV eut jeté les baladins à la porte, même en respectant beaucoup trop en eux leur vie passée et l'habit qu'ils avaient sali. Placé entre la Fronde qui permettait tout, et le maître de Versailles qui ne souffrait presque rien, le coadjuteur s'écriait : « Est-il quelqu'un pire que moi ? » avec le même orgueil que Rousseau s'écrie : « Est-il » quelqu'un meilleur que moi ? » Et Retz continua ses passepieds jusqu'à sa mort : mais il faut être Richelieu pour ne pas s'amoindrir en dansant une sarabande, castagnettes aux doigts, et en pantalon de velours vert.

Ce n'était donc pas à l'hôtel du cardinal *de Retz* que Rancé aurait pu apprendre à se plaire dans la capitale du monde chrétien. La société de Rome ne pouvait lui offrir aucune ressource ; elle était tout au plus bonne pour le petit Coulanges. Coulanges avait vu Rome en 1656 et en 1689 ; il consentait à végéter au milieu d'un monde de fourberies ; il faisait des vers, bien qu'il ne fût pas Horace :

> Beaux jardins de Montalte,
> Ludovise, Pamphile et Mathei.

Néanmoins à l'époque de Rancé, Rome n'était pas dépourvue de Français dignes de lui : en 1664 Poussin avait acheté, de la dot de sa femme, une maison sur le mont Pincio, auprès d'un casino de Claude Lorrain, en face de l'ancienne retraite

de Raphaël, au bas des jardins de la villa Borghèse; noms qui suffisent pour jeter l'immortalité sur cette scène. Le Poussin mourut au mois de novembre 1665 et fut enterré dans *Saint-Laurent in Lucina*. Si Rancé eût attendu seulement cinq ou six mois, il aurait pu assister à des funérailles avec l'abbé Nicaise, auteur d'un *Voyage à la Trappe*, là où je n'ai eu que l'honneur de placer un buste. Le réformateur aimait les tableaux, témoin ceux qu'il avait lui-même esquissés : en voyant le cercueil du Poussin, il aurait été touché, tandis que se serait augmenté son mépris pour la gloire humaine. « J'ai rencontré Poussin, dit » Bonaventure d'Argonne, dans les débris de » Rome, ou dessinant sur les bords du Tibre. » L'abbé Antoine Arnauld, de la génération de Port-Royal, affilié à la Trappe, avait aussi fréquenté l'auteur du tableau du Déluge. Ce tableau rappelle quelque chose de l'âge délaissé et de la main du vieillard : admirable tremblement du temps! Souvent les hommes de génie ont annoncé leur fin par des chefs-d'œuvre : c'est leur âme qui s'envole.

Enfin la *Léonora* de Milton pouvait, à la rigueur, exister : Mazarin l'avait fait venir à ses concerts; peut-être était-elle là, ne rendant plus aucun bruit; lyre sans cordes. Rancé ne fut pas touché de la grandeur des campagnes romaines, ces sortes d'idées n'étaient pas encore nées : toutefois saint François avait chanté la beauté de la création éclose de la bonté de Dieu. Il y avait bien des images dignes de la mélancolie dans cette terre de tous les regrets; Rancé eût pu marcher avec

les derniers pas du jour sur le sommet du Soracte; du haut du mont Marius, il eût aperçu les plages de Civita-Vecchia; à Ostie il eût rejoint le sable facile à se creuser. Lord Byron avait marqué sa fosse aux grèves de l'Adriatique. Mais rien ne plaisait à Rancé, dont le cœur était plus triste que la pensée.

Et cependant s'il ne s'était trop enseveli dans la préoccupation de ses fautes, il eût rencontré dans Rome même de quoi contenter sa ferveur. Partout se présentaient à lui des oratoires dans des parcours abandonnés semés de fleurs, dans ces asiles dont le père Lacordaire a fait cette peinture :

« Au son d'une cloche toutes les portes du cloître
» s'ouvraient avec une sorte de douceur et de
» respect. Des vieillards blanchis et sereins, des
» hommes d'une maturité précoce, des adoles-
» cents en qui la pénitence et la jeunesse laissaient
» une nuance de beauté inconnue du monde, tous
» les temps de la vie apparaissaient ensemble
» sous un même vêtement. La cellule des céno-
» bites était pauvre, assez grande pour contenir
» une couche de paille ou de crin, une table et
» deux chaises; un crucifix et quelques images
» pieuses en étaient tout l'ornement. De ce tom-
» beau qu'il habitait pendant ses années mortelles,
» le religieux passait au tombeau qui précède
» l'immortalité. Là même il n'était point séparé
» de ses frères vivants et morts. On le couchait,
» enveloppé de ses habits, sous le pavé du chœur;
» sa poussière se mêlait à la poussière de ses
» aïeux, pendant que les louanges du Seigneur

» chantées par ses contemporains et ses descen-
» dants du cloître remuaient encore ce qui res-
» tait de sensible dans ses reliques. O maisons
» aimables et saintes ! On a bâti sur la terre
» d'augustes palais ; on a élevé de sublimes sépul-
» tures ; on a fait à Dieu des demeures presque
» divines : mais l'art et le cœur de l'homme ne
» sont jamais allés plus loin que dans la création
» du monastère. »

Déjoué dans ses négociations comme dans ses sentiments, Rancé s'enferma dans sa vie. Il soigna un serviteur qui pensa mourir : inflexible pour lui, il pliait sa vie pour les autres. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain ; sa dépense par jour ne passait pas six oboles, prix d'une couple de colombes ; mais il s'abstenait de ces doux oiseaux qui coûtent si peu cher. Ne pouvant faire auprès des hommes les affaires de Dieu, il tâchait de faire auprès de Dieu les affaires des hommes.
« Il ne voulait voir, dit Maupeou, ni les anciens
» monastères, ni les anciens monuments de la
» magnificence romaine, cirques, théâtres, arcs
» de triomphe, trophées, portiques, colonnes,
» pyramides, statues et palais ; imitant en cela le
» célèbre Ammonius, qui, accompagnant Athanase
» à Rome, n'y voulut voir que le fameux temple
» dédié aux apôtres saint Pierre et saint Paul.
» Rancé fréquentait les églises, passant des heures
» à prier dans ces habitacles oubliés sur tant de
» collines célèbres. »

La pénitence sortie de Rome errait à l'entour ; pauvre *Piferario* des Abruzzes, elle faisait entendre le son de sa musette devant une madone.

Rancé s'avançait quelquefois seul dans le labyrinthe des cercueils, soubassement de la cité vivante. Il n'y a peut-être rien de plus considérable dans l'histoire des chrétiens que Rancé priant à la lumière des étoiles, appuyé contre les aqueducs des Césars, à la porte des catacombes : l'eau se jetait avec bruit par-dessus les murailles de la ville éternelle, tandis que la mort entrait silencieusement au-dessous par la tombe.

Rancé avait désiré accomplir les fêtes de Noël dans un couvent de son ordre ; il y renonça lorsqu'il eut appris d'un vieux moine qu'on ne faisait point à table de lecture pieuse et qu'on jouait aux cartes après le souper. Confiné dans sa maison, il écrivait : « Je passe ici ma vie dans une langueur » et dans une misère que je ne puis vous exprimer. » Rome m'est aussi peu supportable que la cour » me l'était autrefois. Je ne vous dirai rien des » curiosités de Rome ; je ne les vois point et je ne » me sens touché d'aucun désir de les voir. Mon » unique consolation est celle que je trouve au » tombeau des princes des apôtres et des saints » martyrs, où je me retire le plus souvent qu'il est » possible. »

Enfin, ayant tout épuisé, Rancé songea à son retour : il emportait quelques reliques que lui avait données l'évêque de Porphyre, sacriste d'Alexandre VII. Saint Bernard retourna, jeune encore, à son couvent avec une dent de saint Césaire : ne vieillissons point en quelque lieu que ce soit, de peur de voir mourir autour de nous jusqu'à notre renommée. Avant de quitter Rome, Rancé obtient du pape la licence de se retirer à

la Grande-Chartreuse : ce permis existe; il est resté comme le bref d'un songe. Rancé n'exécuta pas tout le bien qu'il avait rêvé; en compensation des bonnes intentions perdues on aperçoit dans les *Olim* des intentions de fautes qui n'ont jamais été commises. L'esprit du réformateur errait partout où il n'y avait point d'hommes; il ne s'arrêtait qu'à l'orée d'un champ, au feu de chaume du pâtre. Descendu de l'Italie, Rancé visita dans la *Vallée d'Absinthe* la poussière du grand abbé de Clairvaux, si toutefois elle renferme cette poussière : il y voulut demeurer; on le refusa. L'abbé de Prières avait mis Rancé sous la conduite de l'abbé du Val-Richer, qu'on appelait dans le siècle Dominique-Georges : les héros d'Homère avaient des noms vulgaires pour les peuples.

On ne vit donc point Rancé suspendu dans les abîmes de saint Bruno, ou attaché à la tombe de saint Bernard : c'eût été plus éclatant pour le poëte, moins grand pour le saint. Dieu, qui avait ses conseils, rappela Rancé à la Trappe afin d'y établir la Sparte chrétienne.

Rancé obtient une audience de congé du saint-père. Pourvu d'une bénédiction, il partit au mois d'avril, et il était accompagné du jugement du pontife qui condamnait l'Étroite-Observance. Ainsi il est arrivé de nos jours à l'auteur de *l'Indifférence en matière de Religion* : caressé à son départ du Vatican, il était suivi du rescrit qui le jetait hors de l'Église. Mais l'abbé de La Mennais, repoussé par la réforme, a continué de croire qu'elle s'accomplirait : une voix, est-il persuadé, partira on ne sait d'où; l'Esprit de sainteté, d'amour,

de vérité remplira de nouveau la terre régénérée.

Voilà ce que pense l'immortel compatriote dont je pleurerais en larmes amères tout ce qui pourrait nous séparer sur le dernier rivage. Rancé, qui s'accotait contre Dieu, acheva son œuvre; l'abbé de La Mennais s'est incliné sur l'homme : réussira-t-il? L'homme est fragile et le génie pèse, Le roseau, en se brisant, peut percer la main qui l'avait pris pour appui.

Ici commence la nouvelle vie de Rancé : il rompt avec sa jeunesse; il la chasse et ne la revoit plus. Nous l'avons rencontré dans ses égarements, nous allons le retrouver dans ses austérités. La pénitence était son arrière-garde; il se mettait à sa tête, se retournait, et donnait avec elle sur le monde. Il paraissait dans son extérieur, disent les historiens, une majesté qui ne pouvait venir que du Dieu de majesté. Ceux à qui leur conscience reproche quelque chose ne l'osaient venir chercher, persuadés qu'il connaissait divinement ce qu'ils avaient de plus caché. « Qui me » donnera, s'écriait-il, les ailes de la colombe » pour fuir la société des hommes! » Dans mes temps de poésie, j'ai mis moi-même ces paroles de l'Écriture dans un chant de femme (1). L'hymne de Rancé se termine par ces mots : « Les créa- » tures me suivent partout; elles m'importunent, » par mes yeux elles entrent dans mon esprit et » portent avec elles l'inquiétude. Fermons les » yeux, ô mon âme! tenons-nous si éloignés de » toutes ces choses que nous ne puissions les voir » et en être vus. »

(1) Cymodocée.

Après ces éjaculations on surprenait le moine les yeux levés vers le ciel. Il devenait immense; il s'agrandissait de toute la gloire éternelle. Il y a des tableaux qui représentent saint François aux bords de la mer en face de petits anges réunis dans des branchages dépouillés.

Le 20 mai 1666 revit Rancé dans les obscurs chemins du Perche. Ce n'étaient là ni les restes de la voie Appia, ni de la voie Claudia : Rancé ne rapportait aucun souvenir de Rome, où tant de passions se sont formées, d'où tant d'hommes n'ont point voulu revenir. Les Troyens restèrent à Albe avec leurs dieux. Rancé n'avait même pas cueilli, pour la joindre aux fleurs du printemps qui commençaient à renaître à la Trappe, ces tubéreuses murales qui croissent sur l'enceinté ébréchée de Rome, où les vents transportent çà et là leurs échafauds mobiles.

Des divisions s'étaient élevées entre le prieur et le sous-prieur; le prieur avait rempli les cellules de meubles inutiles : le travail des mains avait été diminué, les pratiques pieuses altérées; le vin et le poisson reparaissaient sur les tables. Rancé, instruit à Rome de ces infractions, s'était hâté de mander à la Trappe : « Vous savez que » les actions mortes ne sauraient plaire au Dieu » de la vie. Gardez le silence autant avec vous- » mêmes qu'avec les autres; que votre solitude » soit autant dans l'esprit et dans le cœur que » dans la retraite extérieure de vos personnes; » que vos corps sortent de vos lits comme de vos » tombeaux : au moment où je vous écris nos » ours s'écoulent. » Les souvenirs d'Horace ne

cessaient de vivre dans l'opulente mémoire de Rancé: *Dum loquimur, fugerit inveda ætas.*

Rancé remit la paix dans son monastère par la séparation de quelques chefs. Il se rendit ensuite au chapitre général de son ordre, qui se tint en l'année 1667. Un bref du pape de 1666 devait être reçu. Rancé avait connu ce bref à Rome. Plusieurs abbés, l'abbé de Cîteaux à leur tête, l'acceptèrent. Rancé prit la parole, tout jeune qu'il était et dit qu'il avait droit d'opiner comme ancien docteur par la date de son doctorat. Il soutint que le pape Alexandre VII n'avait ni vu ni connu ce bref. Il demanda acte de sa protestation, qu'appuyèrent les abbés de Prières, de Faukaumont, de Cadoin et de la Vieuville. L'abbé de Cîteaux s'émut; Rancé tint ferme, vérifia le procès-verbal et obligea le secrétaire à le corriger. L'abbé de Cîteaux, voulant la paix, nomma Rancé visiteur des provinces de Normandie, de Bretagne et d'Anjou. Rancé n'accepta pas la charge, mais le bref de Rome passa. Il supprimait le vicaire général de la réforme de France, et défendait les assemblées qu'avaient autorisées les arrêts du parlement et du conseil. Rancé à demi repoussé regagna son monastère.

Si les travaux spirituels avaient été interrompus, les constructions matérielles n'avaient pas été suspendues à la Trappe. Les moines étaient eux-mêmes les architectes et les maçons. Des frères convers appendus au haut du clocher étaient ballottés par les vents et rassurés par leur foi. Celui qui plaça le coq sur l'édifice vint avant son entreprise se prosterner aux pieds de Rancé. La reli-

gion prit le frère par le bras et il monta ferme. Les travailleurs se mettaient à genoux sur leurs cordes lorsque l'heure des prières venait à tinter. Rancé augmenta le couvent d'un nombre de cellules; il éleva une mense pour la réception des étrangers. On aperçoit dans l'avant-cour du couvent les écussons insultés des armes de France. Rancé fit bâtir deux chapelles, l'une en l'honneur de saint Jean Climaque, l'autre en l'honneur de sainte Marie d'Égypte : j'en ai déjà parlé. Il déposa sur l'autel de l'église les reliques qu'il avait apportées de Rome, et qui s'enrichirent ensuite de quelques autres. Dans l'église il remplaça, et il eut tort, par un beau groupe, cette Vierge de peu de prix qui, sur la cime des Alpes, rassérène les lieux battus des tempêtes. Rancé retira le couvent de la désolation humaine et l'épura par la désolation chrétienne. Ces lieux que les Anglais avaient fait retentir de leurs pas armés ne répétèrent que le susurrement de la sandale.

L'abbaye n'avait pas changé de lieu : elle était encore, comme au temps de la fondation, dans une vallée. Les collines assemblées autour d'elle la cachaient au reste de la terre. J'ai cru, en la voyant, revoir mes bois et mes étangs de Combourg le soir au clartés allenties du soleil. Le silence régnait : si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelques ruisseaux; murmures faibles ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent : on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer. Je n'ai rencontré qu'à l'Escurial une pareille absence de vie : les chefs-d'œuvres de Raphaël se regardaient

muets dans les obscures sacristies : à peine entendait-on la voix d'une femme étrangère qui passait.

Rentré dans son royaume des expiations, Rancé dressa des constitutions pour ce monde, convenables à ceux qui pleuraient. Dans le discours qui précède ces constitutions, il dit (1) : « L'abbaye » est sise dans un vallon fort solitaire, quiconque » voudra y demeurer n'y doit apporter que son » âme : la chair n'a que faire là-dedans. »

On croit lire quelque fragment des *douze tables*, ou la consigne d'un camp des quarante-deux stations israélites. On remarque ces prescriptions :

« On se lèvera à deux heures pour matines; » on fera l'espace d'entre les coups de la cloche » fort petit, pour ôter lieu à la paresse. On gardera » une grande modestie dans l'église, on fera tous » ensemble les inclinations du corps et les génu- » flexions. On sera découvert depuis le commen- » cement de matines jusqu'au premier psaume. »

On ne tournera jamais la tête dans le dortoir et l'on marchera avec gravité. On n'entrera jamais dans les cellules les uns des autres. On couchera sur une paillasse piquée, qui ait tout au plus un demi-pied d'épaisseur. Le traversin sera de paille longue; le bois de lit sera fait d'ais sur des tréteaux. « C'est dans l'obscurité de leurs cellules, » dit M. Charles Nodier dans ses *Méditations du* » *cloître*, que Rancé cacha ses regrets et que cet » esprit ingénieux, qui avait deviné à neuf ans les » beautés d'Anacréon, embrassa à l'âge du plaisir

(1) Constitutions de l'abbaye de la Trappe, Paris, 1671.

» des austérités dont notre faiblesse s'étonne. »

Au réfectoire on sera extrêmement propre; on y aura toujours la vue baissée, sans néanmoins se pencher trop sur ce que l'on mange. Puis viennent sur l'usage du couteau et de la fourchette des recommandations qui semblent faites pour des enfants : le vieillard devant Dieu est revenu à l'innocence des jours puérils.

Aussitôt que la cloche sonne pour le travail tous les religieux et novices se trouveront au parloir. On ira au travail assigné avec grande retenue et recollection intérieure, le regardant comme la première peine du péché.

Aux heures des récréations on bannira les nouvelles du temps. Dans les grandes sorties on pourra aller en silence avec un livre dans un endroit du bois hors de la hantise des séculiers. On tiendra le chapitre des coulpes deux fois la semaine : avant de s'accuser on se prosternera tous ensemble, et, le supérieur disant : *Quid dicite?* chacun répondra d'un ton assez bas : *Culpas meas.*

A l'infirmerie le malade ne se plaindra jamais : un malade ne doit avoir devant les yeux que l'image de la mort, ne doit rien tant appréhender que de vivre.

A ces constitutions Rancé ajouta des règlements; ils commencent par ce prolégomène : « Je ne m'acquitterais pas de ce que je dois à Dieu, de ce que je vous dois, mes frères, ni de ce que je me dois à moi-même, si je négligeais dans ma conduite quelque chose de ce qui peut vous rendre dignes de l'éternité. »

Puis arrivent les instructions générales :

« On ne demeurera jamais seul dans aucun lieu dans l'obscurité, » dit Rancé. Et cependant, sans s'en apercevoir, il mettait l'homme seul devant ses passions.

Les observances en ce qui concerne les étrangers sont touchantes : on voyait des avertissements écrits en chaque chambre du quartier des hôtes. S'il est mort quelque *parent proche*, comme le père, la mère d'un religieux, l'abbé le recommande au chapitre sans le nommer, de manière que chacun s'y intéresse comme pour son propre père, et que la nouvelle ne cause ni douleur ni inquiétude, ni distraction à celui des frères qu'elle regarde. La famille naturelle était tuée et l'on y substituait une famille de Dieu. On pleurait son père autant de fois que l'on pleurait le père inconnu d'un compagnon de pénitence.

Il y a des usages pour sonner la cloche selon les heures du jour et les différentes prières. Il y a des règles pour le chant : dans les psaumes, allez rondement jusqu'à la *flexe*; le *Magnificat* doit s'entonner avec plus de gravité que les psaumes; quoique aucune pause ne soit commandée dans le cours d'un répons, on en doit faire dans le *Salve Regina* : il faut qu'il y ait un moment de silence dans tout le chœur.

Par ces règlements Rancé avait mis à exécution ses deux grands projets ; prière et silence. La prière n'était suspendue que par le travail. On se levait la nuit pour implorer celui qui ne dort point : Rancé voulait que l'âme et le corps eussent une égale occupation.

Quand l'abbé s'apercevait que ses religieux

souffraient de douleurs qui ne se décelaient par aucune marque apparente, à ceux-là il s'attachait. Il n'opérait point à l'aide de miracles; il ne faisait point entendre les sourds et les aveugles voir; mais il soulageait les maladies de l'âme et jetait les esprits dans l'étonnement en apaisant les tempêtes invisibles. Variant ses instructions suivant le caractère de chaque cénobite, Rancé s'étudiait à suivre en eux l'attrait du ciel. Un mot de sa bouche leur rendait la paix. Des solitaires qui ne l'avaient jamais connu trouvèrent dans la suite, à sa sépulture, la guérison de leurs peines; la bénédiction du ciel continuait sur sa tombe: Dieu garde les os de ses serviteurs.

L'hospitalité changea de nature; elle devint purement évangélique: on ne demanda plus aux étrangers qui ils étaient ni d'où ils venaient; ils entraient inconnus à l'hospice et en sortaient inconnus, il leur suffisait d'être hommes; l'égalité primitive était remise en honneur. Le moine jeûnait tandis que l'hôte était pourvu; il n'y avait de commun entre eux que le silence. Rancé nourrissait par semaine jusqu'à quatre mille cinq cents nécessiteux. Il était persuadé que ses moines n'avaient droit aux revenus du couvent qu'en qualité de pauvres. Il assistait des malades honteux et des curés indigents. Il avait établi des maisons de travail et des écoles à Mortagne. Les maux auxquels il exposait ses moines ne lui paraissaient que des souffrances naturelles. Il appelait ces souffrances la *pénitence de tous les hommes*. La réforme fut si profonde que le vallon consacré au repentir devint une terre d'oubli.

Il résulta de cette éducation des effets que l'on ne remarque plus que dans l'histoire des Pères du désert. Un homme s'étant égaré entendit une cloche sur les huit heures du soir : il marche de ce côté et arrive à la Trappe. Il était nuit ; on lui accorda l'hospitalité avec la charité ordinaire, mais on ne lui dit pas un mot : c'était l'heure du grand silence. Cet étranger, comme dans un château enchanté, était servi par des esprits muets dont on croyait seulement entendre les *évolutions* mystérieuses.

Des religieux en se rendant au réfectoire *suivaient* ceux qui allaient devant eux sans *s'embarrasser* où ils allaient : même chose pour le travail : ils ne voyaient que la trace de ceux qui marchaient les premiers. Un d'entre eux pendant l'année de son noviciat ne leva pas une seule fois les regards : il ignorait comment était fait *le haut* de sa cellule. Un autre reclus fut trois ou quatre mois sans apercevoir son propre frère, quoiqu'il lui tombât cent fois sous les yeux. La duchesse de Guise étant venue au couvent, un solitaire s'accusa d'avoir été tenté de regarder l'*évêque qui* était sous lampe. Rancé savait seul qu'il y eût une terre (1).

Ces grands effets ne se bornèrent pas à l'intérieur du couvent ; ils s'étendirent partout. Dans la suite, quand la Trappe fut détruite, on en vit mille autres renaître, comme des plantes dont la semence a été soufflée au haut des ruines. J'ai cité dans les notes du *Génie du Christianisme* les

(1) Le Nain, tome Ier, liv. VII, p. 600 et suiv.

lèttres de M. de Clausel, qui de soldat à l'armée de Condé était venu s'enfermer en Espagne à la Trappe de Sainte-Suzanne. Il écrivait à son frère : « J'arrivai un jour dans une campagne déserte à » une porte, seul reste d'une grande ville. Il y » avait eu sûrement dans cette ville des partis, » et voilà que depuis des siècles leurs cendres » s'élèvent confondues dans un même tourbillon. » J'ai vu aussi Morviédo, où était bâtie Sagonte, » et je n'ai plus songé qu'à l'éternité. Qu'est-ce » que cela me fera dans vingt ou trente ans qu'on » m'ait dépouillé de ma fortune? Ah! mon frère, » puissions-nous avoir le bonheur d'entrer au » ciel! S'il me reste quelque chose, je désire qu'on » fasse bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame » des Sept-Douleurs dans l'arrondissement de la » maison paternelle, selon le projet que nous en » fîmes sur la route de Munich. Hâtez-vous de » faire élever des croix pour la consolation des » voyageurs avec des siéges et une inscription » comme en Bavière : *Vous qui êtes fatigués, re-* » *posez-vous*. J'aurai demain le bonheur de faire » mes vœux : j'y ajouterai une croix comme on » en met sur la tombe des morts. »

La chapelle vient d'être bâtie par mon vieil ami, M. de Clausel, dans les montagnes du Rouergue. Après plus de quarante années, l'amitié a rempli un vœu. Avant de quitter ce monde, ne verrai-je point cette pieuse sincérité de l'affection fraternelle, moi qui viens d'apprendre la mort de mon jeune neveu, petit-fils de M. de Malesherbes, et mort jésuite au pied des Alpes de Savoie, après avoir été brave officier? Je tarde tant à m'en

aller que j'ai envoyé devant moi tous ceux que je devais précéder.

Quand la Trappe fut détruite, un porteur de la haire de Rancé demanda asile au canton de Fribourg. Les moines quittèrent leur monastère; chaque religieux avait dans son sac sa robe et un peu de pain. La colonie s'arrêta à Saint-Cyr; elle fut accueillie par l'hospitalité expirante des Lazaristes, et fut bientôt obligée de s'éloigner. Le vœu de silence et de pauvreté paraissait une conspiration à ceux qui faisaient de si horribles bruits. A Paris, les chartreux, prêts à se séparer, reçurent les trappistes : les cloîtres de *Saint-Bruno* exercèrent leur dernier acte de charité. La solitude ambulante continua sa route. La vue d'une église lointaine sur le passage des frères les ranimait; ils bénissaient la maison du Seigneur par la récitation des psaumes, comme on entend, parmi les nuages, des cygnes sauvages saluer en passant les savanes des Florides. A la frontière, la charrette qui traînait les bannis au ciel, fut regardée avec compassion par nos soldats. On ne fouilla point ces mendiants. En entrant sur le sol étranger, les exilés se donnèrent le baiser de charité dans une forêt. A une lieue de l'ancienne abbaye de la Val-Sainte ils coupèrent une branche d'arbre, en firent une croix et reçurent le curé de Cerniat qui venait à leur rencontre.

A la Val-Sainte, ruine d'un monastère abandonné, ils trouvèrent à peine de quoi se mettre à l'abri. Dans un temps où les armes, les malheurs et les crimes faisaient tant de fracas, la renom-

mée des solitaires se répandit au dehors; les rois fuyaient et n'attiraient personne sur leurs traces; on accourait de toutes parts pour se ranger au nombre des moines réfugiés. La Val-Sainte, grossie de néophytes, fut obligée d'envoyer des colonies au dehors comme une ruche répand autour d'elle ses essaims. Mais la révolution, qui marchait plus vite que la religion fugitive, atteignit les trappistes dans leur nouvelle retraite: obligés de quitter la Val-Sainte, chassés de royaume en royaume par le torrent qui les poursuivait, ils arrivèrent jusqu'à Butschirad, où j'ai rencontré un autre exilé. Enfin le sol leur manquant, ils passèrent en Amérique. C'était un grand spectacle que le monde et la solitude fuyant à la fois devant Bonaparte. Le conquérant, rassuré par ses victoires, sentit la nécessité des maisons religieuses : « Là, disait-il, se pourront réfugier ceux à qui le monde ne convient pas ou qui ne conviennent pas au monde. »

Dom Gustin, trappiste fugitif, racheta les ruines de la Trappe avec des aumônes. Il ne restait plus du monastère que la pharmacie, le moulin et quelques bâtiments d'exploitation. Dans les environs de Bayeux, les trappistines, chassées d'abord de la forêt de Sénart, s'établirent sous la conduite de ma cousine, madame de Châteaubriand. Les enfants de Rancé ne trouvèrent en rentrant dans la solitude de leur père que des murailles recouvertes de lierre, et des débris à travers lesquels serpentaient les ronces. Tel fut dès son début la vigueur de l'arbre que Rancé avait planté, qu'il continue de vivre; il donnera de l'ombre aux

pauvres quand il n'y aura plus d'ombre de trônes ici-bas. J'ai vu à la Trappe un ormeau du temps de Rancé : les religieux ont grand soin de ce vieux lare qui indique les cendres paternelles mieux que la statue de Charles II n'indique l'immolation de Charles Ier.

Les moines dont je viens de tracer l'histoire avaient été les enfants de Rancé. Lorsqu'il arriva à la Trappe, un de ses premiers soins fut de faire abattre une fuie, cellules de colombes, qui se trouvait placée au milieu de la cour, soit qu'il voulût abolir jusqu'au souvenir des temps d'une abstinence moins rigoureuse, soit qu'il craignît ces oiseaux que la Fable plaçait parmi ses plus beaux ornements et dont les ailes portaient des messages le long des rivages de l'Orient. Un trappiste se confessait d'avoir regardé un nid : se reprochait-il d'avoir pensé à un nid ou à des ailes? M. de Rancé fit détourner un grand chemin qui passait contre les murs de l'abbaye, le bruit renouvelé de ce chemin descend encore aujourd'hui au fond de la vallée. Tout chef qu'il était, Rancé ne s'accorda aucune des préférences de ses devanciers, il se contentait de la pitance commune; privé comme ses moines de l'usage du linge, il prêchait et confessait ses frères; ses seules distractions étaient les paroles qu'il recueillait sur le lit de cendres. Il fortifiait ses pénitents plutôt qu'il ne les attendrissait. Il n'était question dans ses discours que de l'échelle de saint Jean Climaque, des ascétiques de saint Basile et des conférences de Cassien.

Les cinq ou six premières années de la retraite

de Rancé se passèrent obscurément : les ouvriers travaillaient sous terre aux fondements de l'édifice. Rancé recevait sans distinction tous les religieux qui se présentaient. Le premier qui parut fut, en 1667, dom Rigobert, moine de Clairvaux ; ensuite dom Jacques et le P. Le Nain. Ces réceptions commencèrent à faire des ennemis à Rancé. Cela nous paraît bien peu grave, à nous qui n'attachons de prix qu'aux guenilles de notre vie, mais alors c'étaient des affaires : Rome survenait, le grand conseil du roi s'en mêlait. Obligé d'entrer dans ces transactions générales, Rancé était forcé de survenir dans les accidents domestiques : il administrait ses premiers solitaires, qui mouraient d'abord presque tous. Dom Placide étant étendu sur sa dernière couche, Rancé lui demanda où il voulait aller ? — « Au-devant des bienheureux, » répondit-il.

Dom Bernard fut administré. A peine eut-il reçu le corps de Notre-Seigneur qu'il eut un pressant besoin de cracher : il se retint, et mourut étouffé par le pain des anges.

Claude Cordon, docteur de Sorbonne, reçut en arrivant le nom d'Arsène, nom devenu fameux dans les nouvelles légendes. Arsène, après sa mort, apparut dans une gloire à dom Paul Ferrand et lui dit : « Si vous saviez ce que c'est que de converser avec les saints ! » Puis il disparut.

L'abbaye de Dorval se voulut reformer. L'abbé de Dorval convint d'une entrevue avec Rancé : Rancé partit ; il rencontra l'abbé de Dorval à Châtillon, lieu triste où les espérances ne se réalisent pas. De là il se rendit à Commercy, où il revit le

cardinal de Retz; il le détourna de la pensée apparente qu'il avait de se retirer à la Trappe : « Le saint homme, dit Le Nain, eut de bonnes raisons pour ne pas le lui conseiller. » M. Dumont, auteur de l'*Histoire de la ville de Commercy*, a bien voulu m'envoyer une lettre de Rancé au cardinal de Retz. « Si Votre Éminence, dit l'abbé de » la Trappe, croyait qu'il n'y eût personne dans » le monde dont mon cœur fût plus occupé que » d'elle, elle ne me ferait pas justice. » Voilà où la déférence pour les rangs peut conduire la piété même. Après sa sortie, Rancé se hâta de se replier et de rappeler du monde sa patrouille. Revenu à la Trappe, il admit à profession frère Pacôme : celui-ci n'ouvrit jamais un livre, mais il excellait dans l'humilité. Chargé du soin des pauvres, il n'entrait dans le lieu où il mettait le pain qu'après s'être déchaussé, comme Moïse pour entrer dans la terre promise. Pacôme attira à lui un de ses frères; ils vécurent sous le même toit sans se donner la moindre marque qu'ils se fussent jamais connus.

Rancé avait envoyé un religieux à Septfonts : ce religieux se gâta. « Je me suis mécompté, écrivait » Rancé au visiteur, j'en ferai pénitence toute ma » vie. »

La plupart des repentants du XVIe siècle et du commencement du XVIIe avaient été des bandits; ils ne se transformèrent pas, comme les massacreurs de septembre, en marchands de pommes cuites, et ne vendaient point de leurs mains souillées de meurtres, des fruits aux petits enfants. Ces meurtriers étaient des déserteurs des

armées du temps, des *routiers*, des *condottieri*, des *ruffiens*. Somme toute, des capitaines, tels que Montluc et le baron des Adrets, qui faisaient sauter des prisonniers du haut des remparts, instruisaient leurs fils à se laver les bras dans le sang, accrochaient leurs prisonniers aux arbres, valaient-ils mieux que leurs soldats? Les illustres égorgeurs qui se retirèrent à Port-Royal et à la Trappe n'étaient-ils pas les dignes appelés à la retraite vengeresse qui les devait dévorer? Un monde si plein de crimes se remplit de pénitents comme au temps de la Thébaïde.

Depuis la réforme jusqu'à la mort de Rancé, on compte cent quatre-vingt-dix-sept religieux et quarante-neuf frères, parmi lesquels sont plusieurs de qui Rancé a écrit la vie et qui peuvent figurer dans les romans du ciel. On voit leurs noms dans l'*Histoire de l'abbaye de la Trappe,* excellent recueil où tout se trouve rapporté avec une minutieuse exactitude. Je le recommande d'autant plus que j'y ai remarqué quelques paroles d'humeur contre moi; cependant je croyais ne les avoir pas méritées.

A Port-Royal, même affluence d'hommes du monde; mais à Port-Royal il y avait des femmes et des savants; Pallue *coulant le temps,* médecin qui devint celui des solitaires, fit bâtir, nous dit Fontaine, « un petit logis, appelé le Petit-Pallue à cause de la petitesse *bien juste et bien ramassée* de ses appartements. » Vint ensuite Gentien-Thomas suivi de ses enfants. On vit accourir M. de La Rivière, officier, qui apprit la langue

grecque et la langue hébraïque et se fit gardien des bois.

A la Trappe arrive Pierre ou François Fore : sous-lieutenant dans un corps de grenadiers, blessé dans plusieurs rencontres, plongé dans toutes sortes de vices, poursuivi par dix ou douze décrets de prise de corps, il était incertain s'il fuirait en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie, ou s'il ne prendrait pas le turban; il entendit parler de la Trappe. En quelques jours, il franchit deux cents lieues; il arrive à la fin de l'hiver par des routes défoncées et d'affreuses pluies; il frappe à la porte : son œil était hagard, son expression hautaine et dure, son sourcil fier, sa contenance militaire et farouche. Rancé le reçut. Des ulcères se formèrent dans la poitrine de Fore; il vomit le sang sur la cendre et il expira.

A Port-Royal on voit un M. de La Pétissière, brave parmi les braves ; le cardinal de Richelieu se reposait sur lui de sa sûreté : c'était un lion plutôt qu'un homme. *Le feu lui sortait par les yeux et son seul regard effrayait ceux qui le regardaient.* Dieu se servit d'un malheur pour toucher d'une crainte salutaire son âme féroce et incapable de toute autre peur. Comme il avait une querelle avec un parent du cardinal il eut plus de huit jours un cheval toujours sellé et prêt à monter pour aller se battre contre celui dont il croyait avoir été offensé. La fureur qui le transportait était telle qu'encore qu'il fût le plus habile et le plus adroit du royaume, il reçut, après avoir blessé à mort son ennemi, un coup d'épée dans le bras, entre les deux os; la pointe demeura en-

foncée sans qu'il pût jamais la retirer. Il se sauva en cet état à travers champs, portant dans son bras le bout de l'épée rompue. Il alla trouver un maréchal, qui eut besoin pour la retirer de se servir de grosses tenailles de sa forge.

A la Trappe passe Forbin de Janson, obligé de quitter la France pour avoir tué son adversaire en duel : il obtint ensuite sa grâce. Il se trouva à Marsaille, sous Catinat, reçut une blessure, fit vœu de se faire religieux et reçut l'habit des frères de la Trappe. Il fut envoyé au monastère de *Buon-Solazzo* (Bonne-Consolation), et fonda une maison de trappistes sur les charmantes collines de la Toscane. Joseph Bernier, moine qui restait de l'ancienne Trappe, passa, à l'arrivée de Rancé, dans l'Étroite-Observance; il demanda en expirant que son corps fût jeté à la voirie : cynisme de la religion, où se montre le cas que les chrétiens faisaient de la matière. Ces rigueurs se rattachent à un ordre de philosophie que notre esprit n'est pas plus capable de comprendre que nos mœurs de supporter. Timée, dans Diogène-Laerce, raconte que les Pythagoriciens mettaient leurs biens en commun, appelaient l'amitié égalité, ne mangeaient point de viande, étaient cinq ans sans parler, et rejetaient par humilité les cercueils de cyprès, parce que le sceptre de Jupiter était fait de ce bois.

Ces pécheurs de la Trappe et de Port-Royal se trouvèrent confondus avec des non-savants de toute nature. A Port-Royal était le jeune Lindo, d'une bonté et d'une ouverture de cœur à l'égard de tout le monde qui ne se peut concevoir. « Je

» sentais pour lui, écrit l'ingénu Fontaine, une
» tendresse particulière; il était fort simple, et je
» l'étais aussi. »

De même parut à la Trappe frère Benoît, gentilhomme plein d'esprit, qui avait passé ses premiers jours à ne point penser. Rancé, qui tirait parti de l'innocence comme du repentir, a écrit sa vie, de même qu'un jardinier fait une petite croix sur des paquets de graines pour étiqueter un parfum.

M. de Sainte-Beuve a extrait avec la patience du goût les passages de Port-Royal que je viens de citer; il ajoute : « C'est le côté par lequel Port-
» Royal touche à la Trappe et à M. de Rancé,
» quand, sous les autres aspects, il paraît toucher
» plus près aux bénédictins de Saint-Maur et à
» Mabillon; quand, par M. d'Andilly, il reste un
» peu à portée de la cour et presque figurant de
» loin ces riantes et romanesques retraites, ima-
» ginées en idée par mademoiselle de Montpensier,
» par madame de Motteville ou même par made-
» moiselle de Scudéri. »

La Trappe n'était pas riante; ses sites étaient désolés, et l'âpreté de ses mœurs se répétait dans l'âpreté du paysage. Mais la Trappe resta orthodoxe, et Port-Royal fut envahi par la liberté de l'esprit humain. Le terrible Pascal, hanté par son esprit géométrique, doutait sans cesse : il ne se tira de son malheur qu'en se précipitant dans la foi. Malgré le silence que la Trappe gardait, il fut question de la détruire, tant le monde était effrayé d'elle ; elle n'échappa à sa ruine que par l'habileté de Rancé : Port-Royal fut moins heureux.

Parti de Paris dans la nuit du 27 octobre 1709, d'Argenson investit Port-Royal des Champs avec trois cents hommes; c'était trop pour enlever vingt-deux religieuses âgées et infirmes. Elles furent dispersées en différents lieux; et l'on refusa quelquefois la sépulture à ces brebis, esseulées du troupeau de la mère Angélique.

Enfin l'ordre de la démolition du couvent arriva le 25 janvier 1710, dix ans après la mort de Rancé. Cet ordre *fut exécuté avec fureur*, selon Duclos. Les cadavres étaient déterrés au bruit de ricaneries obscènes, tandis que dans l'église les chiens se repaissaient de chair décomposée. Les pierres tumulaires furent enlevées; on a trouvé à Magny celle d'Arnauld d'Andilly. La maison de M. de Sainte-Marthe devint une grange; les bestiaux paissent sur l'emplacement de l'église de Port-Royal des Champs : « La clématite, le lierre et la » ronce, dit un voyageur, croissent sur cette » masure, et un marsaule élève sa tige au milieu » de l'endroit où était le chœur. Le silence est à » peine interrompu par le gémissement du ramier » solitaire. Ici, Sacy venait répéter à Dieu la » prière qu'il avait empruntée de Fulgence; là, » Nicole invita Arnauld à déposer la plume; dans » cette allée écartée, j'aperçois Pascal qui déve» loppe une nouvelle preuve de la divinité du » christianisme; plus loin, avec Tillemont et Lan» celot, se promènent Racine, La Bruyère, Des» préaux, qui sont venus visiter leurs amis. Échos » de ces déserts, arbres antiques, que n'avez-vous » pu conserver les entretiens de ces hommes » célèbres! »

Et quel est le chrétien persuadé, le génie poétique qui s'adresse à ces illustres disparus, comme jadis, à Sparte, j'appelai en vain Léonidas? C'est l'ancien évêque de Blois, le juge de Louis XVI.

Louis le Grand, vous avez enseigné à votre peuple les exhumations : accoutumé à vous obéir. il a suivi vos exemples ; au moment même où *la* tête de Marie-Antoinette tombait *sur la place* révolutionnaire, on brisait à Saint-Denis les cercueils : au bord d'un caveau ouvert, Louis XIV *tout noir*, que l'on reconnaissait à ses grands traits, attendait sa dernière destruction ; représailles de la justice éternelle! « Eh bien, peuple royal de fantômes, » je me cite (je ne suis plus que le temps), « voudriez-vous revivre au prix d'une couronne? Le trône vous tente t-il encore? Vous *secouez vos* têtes, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils. »

Rancé avait transporté avec lui au désert le passé, et il y attira le présent et l'avenir. Le siècle de Louis XIV ne négligeait aucune grandeur ; il s'associait aux victoires d'un reclus, comme aux victoires d'un capitaine : Rocroi pour ce siècle était partout. Les querelles du jansénisme, les mysticités du quiétisme occupaient la ville et la cour, depuis Bossuet et Fénelon jusqu'à mesdames de Maintenon et de Longueville, depuis le cardinal de Noailles jusqu'aux maréchaux amis ou ennemis de Port-Royal, depuis les adversaires du protestantisme jusqu'aux esprits entêtés de l'hérésie. Par Rancé, le siècle de Louis XIV entra dans la solitude et la solitude s'établit au sein du monde.

Dans ces premières années de la retraite de Rancé, on entendit peu parler du monastère; mais petit à petit sa renommée se répandit. On s'aperçut qu'il venait des parfums d'une terre inconnue; on se tournait, pour les respirer, vers les régions de cette Arabie heureuse. Attiré par les effluences célestes, on en remonta le cours : l'île de Cuba se décèle par l'odeur des vanilliers sur la côte des Florides. « Nous étions, dit Leguat, en présence de l'île d'Éden : l'air était rempli d'une odeur charmante qui venait de l'île et s'exhalait des citronniers et des orangers (1). »

(1) *Voyage et Aventures de François Leguat,* p. 48, tome Ier.

FIN DU TOME PREMIER.

CONDITIONS

DE LA

SOUSCRIPTION.

Il paraît un volume par semaine, depuis le 5 août 1843.

On s'abonne pour trois mois, six mois ou un an.

On ne paye qu'à la réception de chaque volume qui era remis à domicile le samedi de chaque semaine.

Toute personne qui procurera 12 souscripteurs recevra in 13me exemplaire *gratis*.

Ouvrages publiés.

Nos 1-5. **FÊTES ET SOUVENIRS DU CONGRÈS DE VIENNE,** par le comte *A. de Lagarde*; 5 volumes.

» 6-10. **NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE,** SOUVENIRS HISTORIQUES de *M. le baron de Meneval;* 5 volumes.

» 11-13. **LE DUC DE BASSANO,** SOUVENIRS INTIMES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, recueillis et publiés par *Mme Charlotte de Sor;* 3 volumes.

» 14-26. **HISTOIRE DE DIX ANS,** 1830-1840, par *Louis Blanc*; tomes 1 à 13.

» 27. **LE DUC D'ENGHIEN,** épisode historique du temps du consulat, par *Émile Marco de Saint-Hilaire*; 1 vol.

» 28-29. **VOYAGE D'HORACE VERNET EN ORIENT,** rédigé par *M. Goupil Fesquet*; 2 vol.

» 29-34. **LA HAVANE,** par *Madame la comtesse Merlin*; 5 vol.

» 35-36. **LA FLORIDE,** par *Méry*; 2 vol.

» 37-41. **L'INDE ANGLAISE EN** 1843, par *Ed. de Warren*, ancien officier de S. M. Britannique, dans l'Inde.

» 42-45. **ESQUISSES ET PORTRAITS,** par *M. de La Rochefoucauld*, duc de Doudeauville; 4 vol.